

**L'Exécuteur
[048] – Fureur à
Miami**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



GRATUIT découvrez le **N°1**
d'une nouvelle série
LE MERCENAIRE

Fureur à Miami

PAR DON PENDLETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Fureur à Miami

CHAPITRE PREMIER

Enfin, le contact avait été établi, le rendez-vous fixé. Cette nuit, avec un peu de chance, l'affaire attendue depuis six longues semaines serait bouclée pour John Hannon. Il n'aurait plus qu'à la passer à la Police.

Avec un peu de chance... ouais...

En attendant l'ascenseur, Hannon consulta sa montre pour la énième fois : encore deux heures à tuer avant ce fameux rendez-vous. Il lui faudrait une heure pour se rendre à l'endroit fixé. Il passerait l'autre dans un bon restaurant. Voilà plusieurs jours qu'il n'avait avalé que des sandwiches, mais ce soir, il se rattraperait. Il retrouvait son instinct de chasseur d'antan, et avec lui, l'appétit lui revenait.

Comme au bon vieux temps, oui... presque... remettre les morceaux du puzzle à leur place, trouver un lien entre les différentes pistes afin de découvrir la cohérence de l'ensemble. Voilà qui le changeait des petites enquêtes de routine, essentiellement axées sur les affaires de bidet, filatures ennuyeuses et constats d'adultères qui occupaient le plus clair de son temps depuis qu'il avait quitté la division des Homicides.

Cette fois enfin, il avait l'impression de faire quelque chose.

Il n'avait jamais vu le Cubain ni même entendu sa voix avant le coup de téléphone de cet après-midi, mais il avait tout de suite accepté de le rencontrer. Il ne sous-estimait pas les risques : il avait travaillé assez longtemps dans la Police pour envisager le pire. Mais à présent il était trop près du but pour hésiter.

L'ascenseur arriva enfin, vide, et Hannon descendit directement au parking souterrain. L'air confiné y sentait l'essence et le cambouis. D'un pas nerveux, Hannon rejoignit sa Buick garée trois travées plus loin.

Il insérait la clé dans la serrure de la portière quand il sentit le danger derrière lui. Il n'avait pourtant rien entendu, mais un brusque frisson glacé lui parcourut le dos. Il sut instinctivement à quoi s'en tenir quand un objet froid s'écrasa contre sa nuque, près de l'oreille gauche.

Hannon se figea. Le parking souterrain ne sentait plus l'essence soudain, mais la mort.

— Tu connais la musique ? marmonna une voix rauque.

Oui, Hannon connaissait la musique pour l'avoir jouée mille fois, mais de l'autre côté de la scène : les mains sur le toit de la Buick, les deux jambes écartées... On le palpa brutalement et on le déchargea du revolver.³⁸ qu'il portait à la ceinture. Il sentait toujours la froide

pression contre sa nuque.

Donc ils étaient au moins deux...

— Il est clair ! annonça une seconde voix.

Une pogne violente le saisit par l'épaule pour le plaquer dos à la Buick. Ils étaient deux en effet, deux copies conformes dans leurs costards en alpaga à cinq cents tickets. Hannon reconnut le plus âgé : un certain Johnny quelque chose... impossible de se rappeler son nom avec ces deux flingues braqués sur lui.

Ledit Johnny pointait un Smith and Wesson .357 droit sur sa poitrine et son petit copain faisait joujou avec le revolver pris à Hannon. A cette distance, peu importait lequel des deux tirait. L'un et l'autre n'avaient guère de chance de rater leur cible.

— On part en balade, annonça Johnny. C'est toi qui conduis. Pose ton cul derrière le volant et t'amuse pas à jouer les héros, connard !

Hannon obéit. Il n'y avait rien d'autre à faire pour l'instant. Ces gars-là avaient la ferme intention de le descendre, mais ils préféraient le faire ailleurs que dans le parking.

Un scénario lugubrement classique.

Impossible, toujours, de se souvenir du nom de ce Johnny, mais peu à peu des bribes revenaient... chantage... assassinat...

Un homme de la Mafia. Un hit-man.

Ça rentrait à peu près dans le tableau.

Johnny prit place sur le siège avant, tandis que son copain assurait la couverture, sur la banquette arrière. Son gros visage épais et suant s'encadra aussitôt dans le rétroviseur.

— Où ? demanda laconiquement Hannon.

— On te le dira en temps voulu, aboya Johnny. Pour l'instant, tu rattrapes la 7e Rue et tu prends vers le sud. Pas la peine de te presser, on a tout notre temps.

Hannon lança le moteur et sortit du parking au moment où une superbe Firebird arrivait à tombeaux ouverts. La voiture de sport faillit entrer en collision avec la Buick, mais Hannon donna instinctivement un coup de volant et s'engagea dans la rue.

Un peu plus loin, sur un ordre sec de Johnny, Hannon gagna l'échangeur 395, puis longea le Parc Bicentennial. L'océan se trouvait à leur gauche. Sur le sable, des filles en bikini jouaient avec un Frisbee. L'estomac de Hannon se noua : il lui parut indécent que des jeunes gens s'amuse alors que lui-même avait rendez-vous avec la mort. Mais il écarta ces pensées stériles. Il n'avait pas du tout l'intention de se laisser conduire docilement à l'abattoir.

Le nom lui revint brutalement : Johnny Stompanato dit « le Casseur », un surnom datant de l'époque où le tueur jouait les gros bras pour les petits mafiosi enrichis. On lui prêtait au moins une douzaine de meurtres, mais la police n'avait jamais accumulé

suffisamment de preuves contre lui pour le boucler.

Johnny le Casseur était une dangereuse ordure, pas de doute, et maintenant, il bossait pour Tommy Drake.

Voilà qui expliquait pas mal de choses et renforçait encore Hannon dans sa détermination de ne pas mourir seul. C'était bien le moins...

Ils roulaient vers le sud depuis un quart d'heure lorsque Hannon repéra la filature. Le tueur sur la banquette arrière s'était un peu déplacé, libérant le rétroviseur, et Hannon vit alors la Firebird rutilante qui leur collait aux fesses. Une coïncidence peut-être, à moins que...

Stompanato n'était pas un bleu. Il avait sans doute prévu une équipe de renfort en cas de pépin. Si c'était le cas, Hannon n'avait plus aucune chance de survie : même s'il sautait en marche, l'équipe de secours le transformerait en passoire. Donc il n'avait plus le choix.

La circulation commençait à diminuer et Hannon en profita, écrasant brutalement l'accélérateur. Stompanato lui balança un solide coup de son revolver dans les côtes :

— *Calmos*, t'entends ? rugit-il. On n'a pas de train à prendre.

Hannon eut un vague sourire grinçant mais ne ralentit pas pour autant. Il sentait pourtant le museau de son propre revolver coïncé entre ses deux omoplates. L'espace d'un instant, il se demanda si la balle lui traverserait la moelle épinière et si lui-même culbuterait sur le volant.

— *Ralentis*, t'entends, connard ? rugit encore Stompanato.

Le tueur sur la banquette arrière bloquait le rétroviseur, à nouveau, et manifestait certains signes de panique. Hannon repéra pourtant la Firebird qui gagnait du terrain et s'apprêtait à les doubler. Elle était suffisamment proche à présent pour que Hannon puisse distinguer le visage tendu du conducteur et la silhouette fugace d'un revolver en instance d'être pointé par la portière.

Ainsi, l'équipe de secours de Stompanato se résumait à *une* personne. Bizarre, tout de même... Mais Hannon n'eut pas le temps de s'appesantir davantage car, à quatre cents mètres devant lui, l'occasion se présentait : un pont au-dessus de l'autoroute, supporté par d'énormes poteaux en béton : le rêve pour y écraser la Buick.

Courbant les épaules, Hannon se pencha sur le volant comme s'il espérait ainsi appuyer encore plus fort sur l'accélérateur. Dans son champ de vision latéral, il voyait la Firebird qui était venue se placer à la même hauteur que la Buick.

Curieusement la Firebird fila devant la Buick et la distança.

Merde alors... Ça voulait dire quoi ?

Brusquement, trente mètres plus loin, la Firebird freina des quatre roues en plein milieu de la route. En un réflexe instantané, Hannon écrasa le frein à son tour, tout en donnant un brutal coup de volant

sur la droite. La Buick partit sur le bas-côté, complètement déséquilibrée. Les pneus patinèrent dans l'herbe, la terre et les gravillons giclèrent de tous côtés tandis que le moteur rugissait dans le vide.

En un ultime réflexe, Hannon balança un furieux coup de poing dans la gueule de Stompanato tandis que de son autre main il ouvrait sa portière pour sauter dans l'herbe.

Le Smith and Wesson rugit tout contre son oreille. Il sentit le souffle brûlant de la balle lui effleurer la joue avant de se ficher dans la terre meuble. Il se retrouva à quatre pattes, tempêtant pour retrouver son équilibre tout en sachant que s'il se redressait il était perdu.

Dans sa panique, Hannon vit le pilote de la Firebird qui fonçait vers la Buick en longues foulées souples. Il fit un dernier effort pour se redresser mais ne réussit qu'à basculer en arrière.

Ce coup-ci, c'était la fin...

Comme dans un mauvais rêve, le pilote de la Firebird passa près de lui sans s'arrêter et continua vers la Buick, un automatique au poing. Johnny Stompanato s'extirpait du véhicule, brandissant son arme.

Le nouvel arrivant tendit le bras et son flingue cracha sa pastille mortelle avec un sifflement étouffé. Le Casseur s'écroula sur le capot de la Buick qu'il macula de son sang et de projections de chair arrachées à sa nuque.

L'instant d'après, l'inconnu pivotait, cherchant sa seconde cible. Avant que le second tueur ait réalisé, une nouvelle balle percutait la vitre arrière de la Buick et se fichait dans le crâne de son occupant qui se recroquevilla sur lui-même comme un tas de chiffons.

Alors, tranquillement, l'inconnu rengaina son arme et s'approcha de Hannon.

— Prêt à relancer le jeu, Hannon ? s'enquit-il d'une voix étonnamment calme.

CHAPITRE II

— Nous nous connaissons ?

Bolan jeta un coup d'œil à son passager.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés, répondit-il.

Leurs routes s'étaient pourtant croisées, autrefois, au début de la guerre personnelle de Bolan contre la Mafia. A cette époque, Hannon faisait partie de la Police de Miami et il était alors bien décidé à arrêter le guerrier sanglant qui, à lui tout seul, semait la ruine dans les rangs des *amici*. C'était Hannon qui conduisait la troupe, ce fameux jour où Bolan avait fait irruption à la Convention Nationale de Miami, mais le policier était arrivé trop tard et avait dû se contenter de compter les morts...

L'homme à côté de Bolan avait bien changé, depuis le temps. Il avait vieilli, son visage était ridé, ses cheveux grisonnants. Il avait des ennuis, sans aucun doute. Des ennuis qui expliquaient – en partie au moins – le retour de l'Exécuteur en Floride.

— Je vous suis sacrément redevable, dit encore John Hannon.

— Vous ne me devez rien du tout.

— Tu parles !... qui êtes-vous réellement ?

— Frank La Mancha, répondit simplement Bolan.

— Est-ce que... est-ce que vous êtes un fédé ?

— Pas tout à fait. Disons que nous avons certains intérêts en commun.

Hannon parut réfléchir, le regard perdu devant lui, déclara ensuite :

— Il faut que je prévienne la division des Homicides. De toute façon, on ne va pas tarder à retrouver la Buick.

— Je vous arrêterai à une cabine téléphonique, répondit l'Exécuteur. En attendant, nous pouvons parler...

— Vraiment ? s'étonna l'ancien policier avec méfiance.

— Pourquoi ces deux gorilles vous emmenaient-ils en balade ?

— Si vous n'êtes pas un fédéral... attaqua Hannon.

— Je n'ai jamais dit que je n'en étais pas un, le coupa sèchement Bolan. C'est une mission spéciale. Vous connaissiez les deux buteurs ?

— L'un d'eux, oui, répliqua Hannon. Un tueur du nom de Johnny Stompanato. Il bosse... enfin bossait pour Tommy Drake. Ça vous dit quelque chose ?

L'Exécuteur grogna un acquiescement.

Tommy Drake figurait au fichier mental de Mack Bolan. C'était un mafioso de moyenne importance qui s'était forgé une place intéressante sur le marché de la drogue. Pas un boss, pourtant, mais

davantage qu'un homme de main. Pourquoi donc voulait-il abattre l'ancien flic qu'était Hannon ? Bolan posa la question à son compagnon.

Celui-ci hésita un moment avant de répondre, puis attaqua :

— Vous connaissez mon nom, vous savez sans doute que j'ai longtemps fait partie de la police. Depuis deux ans je travaille dans le privé.

— Parlez-moi de la dernière affaire. Vous avez remonté une piste ?

— Au début, ça ne s'est pas présenté ainsi, murmura Hannon en réfléchissant. Une compagnie d'assurances m'a chargé d'une enquête sur un vol de camions de déménagement, il y a six semaines à peu près. L'assuré s'était fait voler plusieurs camions. J'ai découvert qu'outre les siens, d'autres poids lourds avaient également été volés. En tout, une demi-douzaine. Essentiellement des semi-remorques, tous embarqués au cours des deux derniers mois. Jusque-là, rien de vraiment extraordinaire. Ce qui est plus surprenant, c'est que tous les camions volés étaient *vides*. On ne les a pas piqués pour leur chargement. Or que fait-on avec un camion vide ? Ce n'est pas le genre d'engin idéal pour une promenade en amoureux au clair de lune, non ?

— Une histoire de contrebande ?

— C'est ce que je croyais au début, mais les fraudeurs préfèrent utiliser les transports publics. C'est moins risqué.

— Alors vous avez pensé à un fret bien spécial, c'est ça ?

— En effet. Plus précisément un transport d'armes volées.

— C'est une supposition ?

Hannon secoua la tête.

— Hélas non. Au cours de mon enquête, j'ai eu accès à toutes sortes de dossiers de vol. En particulier, le camp militaire de Blanding, au sud de Jacksonville, a déposé une plainte pour vol de matériel, de même que la base navale d'Orlando. Des vols récents datant de moins de deux mois.

Bolan se raidit.

— Quel genre de matériel ?

— Devinez. De l'armement léger, des fusils mitrailleurs, des munitions, des grenades, des lance-roquettes, etc. En tout cas, en quantité suffisante pour équiper une petite armée privée.

— Et quel est le rapport avec vos camions ? s'enquit Bolan.

Hannon fronça les sourcils.

— Des rumeurs dans la pègre, avoua-t-il. Le marché des armes est florissant en Floride, avec tous les réfugiés, les terroristes, les trafiquants de drogue... Ces gars-là achètent tout ce qui fait des dégâts.

— Et où situez-vous Tommy Drake dans cette affaire ?

— A vrai dire, je ne sais pas encore très bien. J'avais rendez-vous ce soir avec un Cubain et j'espérais avoir des précisions sur l'affaire...

Hannon consulta sa montre avant de conclure :

— Avec le contretemps d'un passage aux Homicides, je crains que mon rendez-vous ne soit loupé.

— Pas plus mal, lui répondit l'Exécuteur. Si c'est votre rancart qui vous a piégé, c'est plutôt dangereux. Par contre, s'il est clair...

— Il reprendra contact, acheva John Hannon. D'un côté comme de l'autre.

Ils venaient d'arriver dans un centre commercial et Bolan immobilisa la voiture à l'entrée du drugstore, près d'une rangée de cabines téléphoniques.

Hannon ouvrit sa portière, puis se tourna vers Bolan, hésitant deux secondes avant de questionner :

— Vous avez bien dit *La Mancha* ?...

Bolan se figea intérieurement mais se força à sourire.

— C'est bien ça, oui.

— Bon, je vais donner ce coup de fil à la Brigade. Je ne crois pas que je parlerai de *La Mancha*. Ça vaut mieux, non ?

Hannon lui adressa un clin d'œil de connivence.

Bolan se détendit aussitôt.

— OK, fit-il, racontez ce que vous voulez.

— Si seulement je savais ce que vous cherchez, reprit Hannon.

— Je ne le sais pas exactement moi-même, lui avoua le soldat.

— Si je puis faire quoi que ce soit...

— J'ai votre numéro de téléphone, lui dit Bolan. Et vous faites partie de mes projets.

Cette fois, Hannon ne parut pas tellement surpris.

— Eh bien, heu... merci !

Il sortit et referma la portière. Bolan appuya sur l'accélérateur, s'éloigna. Dans son rétroviseur, il vit une dernière fois l'ex-policier, combiné en main, qui composait son numéro.

Hannon avait bel et bien reconnu Mack Bolan. Pourtant l'Exécuteur lui accordait une confiance instinctive, irraisonnée. Son regard, son attitude, le signifiaient clairement : l'homme était de ceux à qui l'on peut tendre les mains sans risquer une trahison.

Mais si Hannon décidait d'être un allié, il deviendrait aussi une responsabilité pour le guerrier solitaire.

Bolan haussa les épaules. Pour l'instant, Hannon lui avait fourni au moins une piste : celle de Tommy Drake.

CHAPITRE III

Tommy Drake – né Thomas Dracco – était le seul fils survivant d'un gros requin de Chicago. A la belle époque, Papa Dracco était « branché ». Néanmoins ses touches dans la mafia ne lui avaient pas toujours refilé les bons tuyaux; aussi, au cours d'une guerre locale de gangs avait-il pris fait et cause pour le perdant. Et le gagnant avait emmené Papa en balade... Plus tard, quand ses trois fils aînés avaient voulu le venger, ils avaient disparu sans laisser de trace.

C'est alors que le jeune Thomas, plus malin que ses frères, s'était découvert le goût du voyage.

Il était parti pour Miami où le soleil et l'éloignement lui avaient fait oublier Chicago. Là, sous le nom de Tommy Drake, il avait trouvé un boulot d'homme de main pour le capo local, Vinnie Balderone. Miami, à l'époque, était ville ouverte et les occasions ne manquaient pas pour quelqu'un qui savait obéir et ne se souciait guère de défoncer des crânes.

Après la chute de Balderone, sous le feu infernal de Bolan, Drake vendit ses services à Nicky Fusco, le nouveau boss dans le vent. La disparition de toute sa famille lui avait enseigné la flexibilité et il fit merveille chez Fusco où il acquit vite le grade de premier lieutenant.

Fusco lui apprit les ficelles du trafic de drogue et Drake s'avéra un fort bon élève. Plus tard, quand Bolan extermina Nicky, son protégé se mit en quête d'un nouveau patron...

Et il découvrit Don Filippo Sacco.

Ce n'était pas par manque d'ambition personnelle que Tommy préférait bosser à l'ombre d'un patron. Mais, il savait par expérience qu'il valait mieux laisser les autres prendre les risques. Ses chefs successifs le protégeaient pendant que lui leur gagnait du fric, et s'ils se cassaient la gueule en chemin, quelle importance ? On pouvait toujours en changer.

Les choix n'avaient jamais manqué à Tommy Drake. Il était prêt à faire alliance avec n'importe qui à condition qu'on lui garantisse aisance et sécurité.

Grâce à la drogue, Tommy Drake était rapidement devenu millionnaire sans jamais prendre de gros risques, dans cette capitale du crime qu'était devenue Miami. Certes, les Cosa-Nostra le protégeaient, mais il savait aussi traiter avec la concurrence en évitant de jouer les gros bras chaque fois que c'était possible. Il respectait les petits indépendants qui ne lui faisaient pas ombrage, mais savait aussi décourager les cow-boys de la cocaïne, quand ils se montraient trop gourmands... Pas méchant, Tommy, mais sérieux dans le boulot.

La drogue lui avait permis d'acheter une jolie villa de style espagnol dans le faubourg de Hollandale, tout près du Gulfstream Park. Pas un quartier excessivement chic, mais Tommy était un modeste et préférait rester dans l'ombre pendant que les autres, s'ils avaient la gloire ostentatoire, essayaient aussi le feu...

Seulement l'ombre, ce soir, risquait fort de ne pas protéger Tommy Drake.

*

* *

L'Exécuteur était équipé pour une mission de renseignement. Il portait sa combinaison noire et s'était également noirci le visage et les mains. Le Beretta 93 R à silencieux était logé dans son holster, sous son épaule gauche, et la combinaison noire contenait tout un assortiment de stylets, garrots et autres instruments de mort silencieuse.

La propriété était entourée d'un mur assez bas que Bolan escalada sans difficulté pour sauter de l'autre côté sur une pelouse impeccablement entretenue. A l'extrémité de celle-ci, quelque cinquante mètres plus loin, la maison basse de style espagnol était abondamment éclairée.

Comme le regard de Bolan enregistrerait les lieux, une sentinelle traversa son champ de vision et disparut dans l'ombre derrière la bâtisse.

Le guerrier attaqua sa ronde de reconnaissance, prenant soin de rester plaqué au mur d'enceinte. Il arriva ainsi jusqu'à un bosquet de saules qui le protégeait de la maison. Là, il s'immobilisa, sortit le Beretta de son baudrier et en ôta le cran de sûreté. Puis il se remit en marche.

Derrière la construction, il découvrit un patio confortablement aménagé avec une piscine et un alignement de cabines. A l'une des extrémités de la piscine s'élevait un plongeoir de quatre mètres de haut : une sentinelle y était assise en travers, un Remington 870 à canon scié posé sur les cuisses. Depuis sa position, l'homme surveillait toute la propriété.

Il allait être le premier à mourir.

Bolan affermit sa main sur la crosse du Beretta, le doigt déjà en place sur la détente, et continua d'avancer dans l'ombre. Parvenu à vingt-cinq mètres de sa cible, il visa minutieusement. Le Beretta émit un bruit de toux à peine audible tandis que son message de mort comblait le vide jusqu'à la sentinelle dont le visage explosa avant même de pouvoir manifester le moindre étonnement...

L'homme sans visage glissa sur le côté puis s'affala du plongeoir pour tomber lourdement dans la piscine immédiatement suivi de son arme. Sous le plongeon disgracieux, l'eau gicla très haut pour

retomber en pluie sur le dallage alentour. Puis le cadavre réapparut à la surface, ignoble ballot flottant.

Une seconde sentinelle surgit presque aussitôt à l'autre extrémité du patio. Sans doute l'homme avait-il perçu le bruit de la chute de son copain. En tout cas, il vit tout de suite le cadavre dans la piscine et réagit en dégainant un gros revolver nickelé.

Bolan visa une seconde fois, anticipant chacun des gestes de sa cible. L'automatique émit un second soupir rauque et l'homme trébucha, fit une curieuse pirouette et rebondit contre une chaise longue avant de s'affaler au sol.

Figé dans l'ombre, Bolan attendit quelques secondes, puis traversa rapidement le patio.

Sur le mur sud, il découvrit un treillis recouvert de lierre sous un balcon en fer forgé au premier étage. Le treillis était suffisamment solide pour supporter son poids.

En quelques secondes d'escalade, il atteignit le balcon et se stabilisa derrière une baie vitrée d'où s'échappait de la lumière à profusion. Celle-ci était ouverte et une brise à peine perceptible agitait doucement les rideaux tirés. Des voix étouffées parvinrent à l'Exécuteur.

Avec le canon de son Beretta, Bolan écarta imperceptiblement les rideaux. Juste assez pour observer l'intérieur de la pièce.

Comme il s'en doutait, c'était la chambre à coucher du maître de céans et elle semblait tout droit sortie d'un film porno. Des tableaux suggestifs ornaient les murs. Aux quatre coins de la pièce se dressaient des statues en plâtre représentant des hommes et des femmes dans des positions érotiques.

Au centre de la chambre, un lit géant en forme de cœur était occupé par un couple qui se trémoussait en cadence.

Bolan franchit silencieusement la fenêtre.

L'homme était accroupi entre les cuisses largement ouvertes de la fille, tournant le dos à Bolan. Par-dessus son épaule, l'Exécuteur aperçut un sein bien rond, un bout de hanche ferme et la tête de la fille rejetée en arrière, qui semblait haleter.

Bolan saisit l'homme par les cheveux et lui tira la tête avec violence. Sous le choc, le type se retrouva à quatre pattes au milieu du lit, étouffa un cri de stupeur tandis que ses yeux se figeaient sur l'horrible museau noir du Beretta braqué sous son nez.

— Tas les compliments de John Hannon, lascia tomber le guerrier d'une voix basse et glaciale.

Tommy Drake chercha fébrilement une réponse mais aucun son ne sortit de sa bouche. La fille nue s'était appuyée sur un coude et dévisageait stupidement le grand homme en noir avec des yeux écarquillés.

Puis le mafioso fit une profonde inspiration et tenta une réplique :

— Eh... Dites, il y a sûrement une gaffe quelque part... Qui est-ce que vous... ?

— Il n'y a pas d'erreur, répliqua doucement Bolan.

— Mais... mais qu'est-ce que ça veut dire ? balbutia Tommy.

— On va discuter, *amico*. Si tu joues franc jeu, tu t'en tireras.

Sinon...

Le mafioso se raidit :

— Je suis pas un mouchard !

— Okay, c'est comme tu veux.

Le double cliquetis d'armement du Beretta fit sursauter Tommy. A côté de lui, la femme étouffa un gémissement terrifié.

Bolan posait calmement son index sur la queue de détente quand Tommy craqua :

— D'accord. D'accord...

Il jeta un coup d'œil affolé à sa copine avant de reprendre :

— Elle pourrait pas aller faire un petit tour ?

— Moi, je la trouve parfaite là où elle est, rétorqua l'Exécuteur d'une voix neutre. T'as envoyé le Casseur et son bras droit après Hannon. Pourquoi ?

Le mafioso hésita un quart de seconde, mais le Beretta tout contre lui le rappela à l'ordre.

— Contrat privé, murmura-t-il. Rien à voir avec les affaires courantes.

— Qui est l'acheteur ?

— Je ne sais pas.

Bolan poussa un soupir las :

— Tchao, Tommy !

— *Non, attendez !*

Le museau du Beretta s'abaissa de quelques millimètres :

— Et pourquoi j'attendrais ? grommela Bolan.

— Tout ce que je sais du gars, c'est un nom de code, un truc qu'il donne au téléphone, si vous voyez ce que je veux dire.

— Depuis quand tu bosses avec des inconnus, Tommy ?

— C'est pas vraiment un inconnu... je le connais pas, mais... enfin... on a déjà travaillé ensemble une ou deux fois.

— Et ce nom de code, c'est quoi ? reprit Bolan.

— Il se fait appeler José 99. Je vous jure, c'est tout ce que je sais. Ces mecs, vous savez...

Décidément, la Mafia avait une prédilection pour le chiffre 99. Bolan se souvint d'un certain Al 99 qu'il avait exposé puis éliminé au début de sa guerre contre les amici.

— Tu le contactes comment ?

— C'est jamais moi qui l'appelle. C'est toujours lui. Tenez, pour ce

coup,... il me dit comme ça qu'il y a un con de privé qui marche sur ses plates-bandes. Est-ce que je voudrais pas m'en occuper...

L'Exécuteur resta silencieux, observant durement Tommy Drake. La vie est un éternel recommencement, songea-t-il. Les mafiosi ne changent pas. Ils sont à l'intérieur d'une boucle fermée et ne cherchent nullement à en sortir. Tant que la combine est rentable.

— ... alors je lui ai dit que je marchais, poursuivait Drake, devenu très volubile. Normal, on s'est aidé souvent, lui et moi. Un coup lui, un coup moi... c'est comme ça que ça se fait, les affaires...

— Le contrat est à l'eau, fit Bolan. Le Casseur ne rentrera pas cette nuit.

— OK, mec, puisque vous le dites...

— Ecoute-moi bien, Tommy. Pour l'instant, je te refile le drapeau blanc. Un sursis, si tu préfères. Mais si j'apprends que tu m'as menti...

— Hé ! pourquoi je vous bourrerais le mou ?

Bolan lâcha le mafioso qui retomba lourdement sur le lit. Tout en rengainant son Beretta, le grand homme en noir eut un sourire glacial.

— Tâche de ne pas jouer la mauvaise carte, Tommy. T'as gros à perdre.

Mais il n'était pas encore sur le balcon que déjà Tommy avait tout perdu.

D'un seul coup, le mafioso avait retrouvé ses nerfs et ses jambes. Il sauta du lit par-dessus la fille pour se ruer vers une petite commode. Bolan s'en était douté. Il le laissa fouiller fébrilement dans le tiroir.

A l'instant où la main du truand brandit son arme, le Beretta surgit entre les rideaux, son canon noir prolongé par l'horrible bulbe du silencieux rivé sur la cible humaine. Une pression douce, gentille, sur la détente, et la 9 mm s'enfonça dans le visage de Tommy qui mourut sur le coup. Il retomba durement sur le lit dont les draps blancs burent avidement son sang.

La fille s'était agenouillée sur le lit, fixait le carnage d'un air horrifié. Au bout de longues secondes, elle détourna la tête et regarda la haute silhouette sombre. Outre le choc et la terreur, ses yeux reflétaient autre chose, mais l'Exécuteur était trop pressé pour essayer de comprendre.

— Habillez-vous et filez, lui dit-il. La fête est finie.

Et sans attendre, il repartit par le même chemin qui l'avait conduit jusque-là.

Son boulot à l'hacienda était terminé, Tommy Drake liquidé, mais contrairement à ce qu'il avait affirmé à la fille, la fête à Miami n'était pas finie, loin de là...

Dans ses tripes, le soldat savait qu'elle commençait seulement.

CHAPITRE IV

Au fil des vingt dernières années, Miami est devenue presque aussi cubaine qu'américaine. Les réfugiés de Cuba font vivre la ville au rythme latino-américain. Il faut dire que depuis la prise de pouvoir de Castro, en 1959, les Etats-Unis ont accueilli plus de huit cent mille exilés – volontaires ou forcés – dont la majeure partie s'est installée en Floride. Ils ont façonné Miami, lui ont donné un nouveau visage pour le meilleur ou pour le pire. Certains quartiers de la ville sont aujourd'hui de véritables enclaves où l'on ne parle qu'espagnol : ainsi Hialeah et Coral Gables; mais le quartier cubain le plus connu se trouve en plein centre de la ville : il s'appelle la Petite Havane. Là, les enseignes des magasins, les panneaux de publicité, sont écrits en espagnol et il est rare de trouver des boutiques où l'on parle anglais. L'artère principale qui traverse le quartier s'appelle officiellement la 8e Rue, mais on ne la connaît que sous le nom de *Calle Ocho* – la rue de l'or. L'or pourtant y a disparu depuis bien longtemps... Remplacé par la rouille des façades lépreuses.

Au printemps 1980, une nouvelle vague de réfugiés débarquait encore sur les côtes de Floride. A la Havane, en effet, une poignée de patriotes opposés au régime castriste avaient demandé asile à l'ambassade péruvienne de la Havane. Par mesure de représailles, Fidel Castro avait interdit à sa police de garder les abords de l'ambassade et, en moins d'une semaine, plus de 7000 cubains dissidents envahissaient les locaux péruviens, espérant ainsi fuir le régime communiste qu'ils réprouvaient. Castro choisit alors d'utiliser cette situation délicate comme moyen de propagande spectaculaire : il annonça haut et clair que quiconque n'approuvait pas son régime était libre de chercher asile ailleurs; et il ouvrit le port de Mariel à toute une flottille de la « liberté », basée sur la côte sud de Floride. Ce fut alors qu'il retourna sa dernière carte : les bateaux de la « liberté » étaient autorisés à quitter Mariel à condition d'accepter à leur bord un certain nombre de passagers imposés par le gouvernement de Cuba. Une forme de déportation comme une autre qui n'attira l'attention que lorsque l'on s'aperçut que Fidel, en réalité, faisait le ménage chez lui et vidait ses prisons et ses asiles. Du reste, au bout de quelques mois, les statistiques étaient éloquentes : à la Havane, la criminalité avait baissé de trente trois pour cent quand, dans le même temps à Miami elle avait augmenté dans des proportions similaires...

Un rapport du FBI à la fin de l'année 1980 classait Miami en tête des six villes les plus dangereuses des Etats-Unis. Le trafic de drogue, bien sûr y était florissant, et les *marielistas* remplissaient chaque jour

davantage les prisons de l'Etat.

Il faut ajouter à cela que l'on trouvait toutes les tendances politiques parmi les réfugiés. Certains groupes étaient violemment anti-castristes. D'autres, déçus par l'attitude des Etats-Unis qu'ils considéraient comme une trahison, s'opposèrent au gouvernement américain et manifestèrent leur haine en attaquant des institutions publiques et en semant la terreur dans la population. Une des raisons pour lesquelles le trafic d'armes, tout comme celui de la drogue, se portait bien.

Si la Floride avait bien changé depuis l'époque où Bolan y avait décapité la mafia locale, l'Exécuteur pourtant connaissait parfaitement le milieu des réfugiés cubains. Il connaissait sa rancœur, sa haine, et parfois aussi, son courage. Par deux fois, des Cubains avaient sauvé la vie à l'Exécuteur quand les chacals de la mafia l'avaient laissé pour mort.

Une fois, c'était l'adorable Margarita qui l'avait soigné, et elle avait payé sa générosité de sa vie...

Oui, Bolan connaissait les réfugiés cubains, mais s'il était de retour en Floride, à présent, c'est que des rumeurs sur des vagues de terrorisme soigneusement entretenues de l'extérieur l'y avaient appelé. Le prolétariat cubain, dans son malheur, faisait parfois alliance avec n'importe qui. Les terroristes, la mafia, Cuba, l'URSS... Oh, pas tous les réfugiés, bien sûr. Certains seulement, et le premier travail de Mack Bolan consistait à identifier les mauvais parmi les bons. Une tâche difficile. Comme dans toute situation de combat, les étapes étaient les mêmes :

Identification.

Isolation.

Extermination.

Et l'Exécuteur n'avait pas encore achevé sa première phase stratégique. Il ne possédait qu'un nom de code. Il lui fallait maintenant des indicateurs, des pistes, sinon il pouvait errer des années dans Miami sans rien y trouver.

Or quelqu'un ici connaissait certainement la véritable identité de José 99. Il suffisait de le trouver.

Tommy Drake n'avait été qu'un point de départ. Pas plus, pas moins. Et sa mort n'était pas un point final mais au contraire le coup d'envoi de la nouvelle campagne de Bolan à Miami. Drake retrouverait pas mal de ses petits copains en enfer avant que l'Exécuteur se décide à quitter la Floride... Ils étaient nombreux, les mafiosi, les terroristes et les traîtres, dans les rues de Miami !

CHAPITRE V

C'était toujours le même cauchemar et il lui revenait si souvent qu'il était aussi défraîchi qu'une vieille photo jaunie par le temps.

Il y avait la mer, sombre, lisse comme de l'huile sous le croissant de lime aussi mince qu'un couteau. Et le bateau fonçait, malgré son lourd chargement de caisses sous la bâche. Le pilote connaissait par cœur le chenal entre les îles et il avançait tous feux éteints pour échapper aux garde-côtes chargés de surveiller la contrebande d'alcool.

Lui, il se tenait à l'avant, comme toujours, le pistolet-mitrailleur Thompson calé sous son bras. Il sentait sur ses lèvres le goût du sel laissé par les embruns...

Ils approchaient à présent. Ils y étaient presque. Encore une centaine de mètres et ils pourraient décharger la cargaison. Le rhum et le whisky embarqués sur les quais cubains rapportaient des fortunes à Miami. On les mettait en bouteille sous des noms bidon et on centuplait la mise en moins de deux. Tout ce que l'on demandait c'était de livrer à temps sans se faire pincer.

Raison pour laquelle la Thompson était indispensable.

Il s'en était servi une fois, pas bien loin de là, quand l'équipe chargée de la réception avait accueilli le bateau, armes au poing, pour s'approprier la cargaison à l'œil. Jamais il n'oublierait la bataille furieuse de cette nuit-là. Les balles cisailaient l'air en tout sens et les hommes s'effondraient comme des mouches.

C'était terrifiant... et exaltant aussi...

Et depuis, lui, il attendait, espérant que l'occasion se présenterait à nouveau...

Un éclair rapide dans la nuit, et déjà le pilote enclenchait la marche arrière pour ranger le bateau parallèlement au vieux ponton délabré. Une Packard et l'habituel camion bâché étaient garés le long de la plage.

Puis les manutentionnaires bondissaient sur le bateau pour transporter le chargement de caisses. Un type... deux... trois... dix... et le dernier plus lent que les autres... bizarre...

Quand la clarté de la lune effleura le visage de l'homme, il vit qu'il portait un trou rond et sanglant au milieu du front et souriait d'un air mauvais...

Lui, il s'empara de la Thompson, mais ses bras étaient de plomb; il appuya sur la détente mais seul un ricanement diabolique lui répondit. Et l'homme avec le trou au milieu du front avançait vers lui, à présent. Il tendait une main de squelette pour l'empoigner par le bras, il le

soulevait et le secouait, le secouait...

Tellement fort, tellement brutalement qu'il émergea dans une sorte de torpeur semi-consciente et étouffa un hurlement terrifié en reconnaissant Solly Cusamano, son garde du corps. Philip Sacco se redressa d'un bond sur son gigantesque lit et d'un geste sauvage se débarrassa de la main qui le secouait toujours.

— Désolé, Patron. Vous savez que j'aime pas vous réveiller comme ça.

Solly avait la voix nerveuse, tendue.

— Quelle heure est-il ? aboya Sacco.

— Quatre heures moins le quart.

— Du matin ? T'as intérêt à avoir une bonne raison, Solly !

Le garde du corps recula d'un pas comme Sacco titubait hors de son lit pour s'emparer de sa luxueuse robe de chambre en soie grenat.

— Je voulais pas vous réveiller, reprit Solly, mais j'ai pas osé prendre le risque. Avec ces gars-là, on ne sait jamais.

— Quel gars ? aboya le mafioso qui à son tour commençait à se sentir nerveux.

— Vous avez de la visite en bas. Il attend dans la bibliothèque. Omega, qu'il m'a dit de vous dire.

Sacco sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et se figea aussitôt :

— Omega ! C'est pas un nom de chrétien, Bon Dieu !

— En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit, et il m'a donné ça.

Tout en parlant, Solly tendait à Sacco une carte qu'il tenait entre le pouce et l'index comme s'il avait en main un serpent venimeux. Sacco regarda la carte : une carte à jouer de petit format portant une figure noire, affreuse, qui semblait dévorer Sacco de ses yeux creux.

Un As de Pique.

La carte de la mort.

Le symbole de la police secrète de la Mafia !

Autrefois du temps où les frères Taliferro imposaient depuis New York leur loi sur l'ensemble du pays, les as noirs étaient l'émanation de la justice interne de la grande Fraternité. Ils n'avaient de compte à rendre qu'à la *Commissione*. On racontait même que les as noirs étaient autorisés à supprimer certains *capi*, à condition de pouvoir justifier de leurs actes devant les délégués de la *Commissione*.

Et ils avaient usé de leur pouvoir au moins une fois à Miami. Sacco s'en souvenait encore.

Cependant les choses avaient bien changé depuis cette époque, et pas toujours pour le mieux. On n'entendait presque plus parler des As Noirs. Leur statut était devenu vague, mal défini, et ils disposaient certainement d'un pouvoir moins dramatiquement étendu. Pourtant...

« On ne sait jamais avec ces gars-là. »

C'est ce qu'avait dit Solly. Pour une fois, il ne se trompait pas...

— Il t'a dit ce qu'il voulait ? aboya Sacco à son garde du corps.

Celui-ci secoua la tête :

— Non. Il veut vous voir. Tout de suite.

— Bon, allons-y, fit Sacco avec irritation.

Solly le précéda jusqu'à la bibliothèque, au rez-de-chaussée. Une sentinelle était postée devant la porte. Sur un signe de Cusamano, l'homme inclina la tête et s'écarta pour laisser le boss entrer dans la pièce.

Le visiteur nocturne était debout, le dos tourné à la porte, et regardait avec attention une rangée de livres reliés en plein cuir. Il ne se retourna pas immédiatement et le *capo* en profita pour le jauger.

Il était très grand, carré, avec un corps d'athlète et des cheveux noirs courts, sur la nuque. Son costard impeccablement coupé était prévu assez large pour dissimuler sous la veste une solide artillerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? aboya le *capo*.

L'inconnu pivota aussitôt. Malgré l'heure avancée de la nuit, il portait des lunettes de soleil qui dissimulaient ses yeux. Son visage dur semblait sculpté dans le marbre.

Une effigie de pierre tombale, ouais. Qu'est-ce que lui voulait ce sale con ?

— Il s'agit de ta peau, Phil. Ça t'intéresse de la sauver ?

Phil ! Le salaud ne manquait pas d'air !

— On ne se connaît pas ! rétorqua hargneusement le *capo*.

— Moi je te connais, reprit l'inconnu. Et je sais que tu as de sérieux problèmes sur les bras.

— Vraiment ? Eh bien moi, je l'ignorais.

— Tes copains ne t'ont pas raconté ce qui est arrivé à Tommy Drake, cette nuit ?

Le *mafioso* fronça les sourcils.

— A cette heure, mes copains dorment, riposta-t-il sèchement.

— Comme Tommy. Mais pour lui, c'est définitif.

Sacco se raidit tandis qu'un frisson glacé lui parcourait le dos. Il se tourna brutalement vers Solly Sucamano :

— Appelle-moi Tommy en vitesse.

Le garde du corps hésita, son regard passant de Sacco à Omega.

— Dites, Patron...

— Vas-y ! aboya Sacco. Je m'occupe du reste.

— OK.

Quand il fut seul avec son visiteur indésirable, Sacco se dirigea vers le bar et se versa une solide rasade de whisky, ignorant délibérément Omega. Il attendit que l'alcool calme un peu le frisson intérieur qui l'agitait.

Omega lui fit doucement remarquer :

— Tu perds du temps, Phil et je ne pense pas que tu en aies à

revendre.

— J'ai pas besoin de conseil !

Le visiteur sourit et s'assit nonchalamment au bord de l'imposant bureau de Sacco. Le silence s'établit, rompu un moment plus tard par le retour de Solly.

— Alors ? aboya Sacco.

— Pas de réponse. Vous voulez que j'appelle encore ?

Sacco prit le temps de réfléchir avant de secouer la tête.

— Non. Envoie tout de suite quelqu'un là-bas !

Solly sortit avec un dernier regard méfiant sur Omega et Phil Sacco attendit que la porte soit refermée pour demander d'un ton radouci :

— Vous êtes sûr au sujet de Tommy ?

— Aussi sûr que toi, fit Omega en hochant la tête.

— Bon. Alors ça signifie quoi ? Qui a fait le coup ?

— Tu devrais le savoir, non ?

Sacco se raidit et réprima de justesse un chapelet de jurons obscènes.

— Je ne suis pas toujours sur le dos de mes gars marmonna-t-il. S'ils se foutent dans la merde, à eux de s'en tirer.

L'As eut un petit sourire malin.

— Je crains que Tommy Drake ne s'en soit pas tiré.

Le *capo* ne répondit rien. Omega reprit :

— Il paraît que tu as des ennuis avec les Cubains ?

Sacco avala une nouvelle gorgée de Whisky, avant de ricaner :

— Qui n'a pas d'ennuis avec les Cubains, ici, à Miami ? Mais vous faites pas de bile, je tiens les choses en main.

— Là-haut, on l'espère bien.

« On »... de qui parlait-il exactement, ce grand enfoiré.

Mais déjà, le grand type reprenait :

— T'as pas mal d'amis à la *Commissione*, Philip. Ils se font du souci pour toi. Ils aimeraient bien que tu t'en sortes.

Tu parles ! Le mafioso connaissait pas mal de salopards à New York qui rêvaient de le voir faire le grand plongeon !

— Dites à mes amis de New York que tout va bien ici, répondit-il froidement. Remerciez-les de leur sollicitude et assurez-leur qu'ils n'ont aucun souci à se faire.

— Ils aimeraient bien une preuve.

— Ils en auront une sous peu ! marmonna platement Sacco.

— Dans ce cas, tout est parfait, décréta Omega en se laissant glisser du bureau pour se diriger vers la porte.

Mais avant de sortir, il se ravisa et lança encore :

— T'as jamais eu à exterminer des termites, Philip ?

Sacco fronça les sourcils :

— Pas que je me souviene, non.

— T'as de la chance, répliqua paisiblement Omega. Quand on s'aperçoit qu'ils sont là, c'est déjà trop tard. Tu sais comment on fait pour s'en débarrasser ?

— N... non, pas vraiment.

— Tu mets le feu à la maison et tu écrases tout ce qui bouge. Puis tu reconstruis la baraque.

Omega lança un regard énigmatique à Sacco avant de conclure :

— J'espère pour toi que t'as pas des termites chez toi, Phil.

— Je vous ai dit que je tenais les choses en main, répéta Sacco en se maudissant pour le tremblement qui perçait dans sa voix.

— Dans ce cas, c'est bon, fit l'As en ouvrant la porte, mais tu devrais tout de même vérifier José 99.

Le capo le regarda, sidéré :

— Qu'est-ce que c'est, ce nom bidon ? Une marque de bière cubaine ?

L'As Noir éclata d'un rire lugubre. Puis il reprit :

— Vérifie tes troupes, Phil. C'est un conseil d'ami. Et assure-toi que t'as pas de termites qui rongent ta charpente.

Philip Sacco serra les dents, répondit en tournant le dos :

— Je sais ce que j'ai à faire. Personne n'a à mettre le nez dans mes affaires et je ne laisserai personne m'emmerder !...

Il se retourna soudain pour toiser son visiteur, mais son regard ne rencontra que le vide. Omega avait disparu et la porte se refermait silencieusement.

Sacco fit un effort surhumain pour se détendre et se servit un nouveau verre. Il était beaucoup trop tôt pour boire, nom de Dieu ! Mais après tout, c'est pas tous les jours qu'un As Noir se pointait chez vous pour vous foutre les foies...

Ce con l'avait menacé, c'était clair. Ses histoires sur les prétendus amis de New York, les Cubains, les termites, c'était du bla-bla-bla dans un but bien précis, et Sacco n'était pas né de la dernière pluie. Il avait saisi le message à travers les phrases à double sens...

Que les ennuis s'annoncent, c'était fort probable, et Tommy Drake était sans doute le signe avant-coureur de bouleversements plus graves. L'ennui, c'est que New York était au courant de tout avant même que Sacco ait eu vent de quoi que ce soit, et on lui avait envoyé un chacal pour renifler l'odeur du sang que lui n'avait pas encore sentie. Ça faisait pas très sérieux, tout de même. Qu'allaient-ils s'imaginer, là-haut ? Que l'on pouvait facilement dégommer le boss de Miami ?

Eh bien, qu'ils se pointent ! Qu'ils viennent voir si Philip Sacco s'effacerait pour leur laisser le champ libre. Tommy Drake s'était fait descendre ? OK ! Mais Sacco avait assez de trempe pour trouver le responsable, lui faire avaler son bulletin de naissance et rétablir

l'ordre chez lui.

Il mettrait à sac le milieu cubain, le milieu haïtien, et même sa propre maison, s'il le fallait, et on entendrait de très loin le boucan qu'il ferait. Jusqu'à Manhattan où siégeait la nouvelle *Commissione*.

Quant à ce José 99, peu importe qui il était en réalité. Sacco le dénicherait, mort ou vif. C'était facile. Il suffisait de tirer les bonnes ficelles, de presser les bons boutons...

Sacco connaissait sa ville.

Ses amis de New York voulaient une preuve ?

C'est un bel écriteau qu'ils trouveraient s'ils s'aventuraient jusqu'ici. Ils pourraient y lire : « *Chasse gardée* ».

Et celui qui continuerait d'avancer repartirait les pieds devant !

CHAPITRE VI

Omega-Mack Bolan gara sa voiture de location sur le parking extérieur du camp de détention militaire. Il était trop tôt pour les visites et Bolan savait que les autres véhicules appartenaient au personnel de la prison. Sa Dodge à quatre portes, remplaçante provisoire de la Firebird, passerait inaperçue parmi les voitures banales des fonctionnaires.

S'il avait changé de véhicule, l'Exécuteur avait également changé de tenue. Disparu, le superbe costume clinquant de l'As mafia. A la place, il portait un pantalon et une veste de confection.

Le guerrier était passé maître dans l'art du camouflage. Il savait changer d'identité sans avoir besoin de déguisements très élaborés. L'expérience lui avait enseigné que l'esprit humain a perdu beaucoup de son sens de l'observation et ne voit généralement que ce qu'il s'attend à voir. Avec de l'habileté, un peu de chance et beaucoup d'audace, l'Exécuteur s'était souvent infiltré dans les camps ennemis sans se faire remarquer.

L'expérience acquise au Viêt-Nam avait sauvé la vie à Bolan en bien des occasions, au cours de sa guerre éternellement renouvelée. Elle lui avait aussi permis d'incarner avec un art inégalé des personnages toujours différents afin de confondre un ennemi méfiant par nature.

L'As Noir était une couverture idéale pour Bolan. Ces légendaires figures de la police interne mafia étaient environnées de mystère, leur réputation semait encore tant d'effroi parmi la nouvelle génération de mafiosi que ceux-ci n'osaient généralement pas poser trop de questions. « Omega » avait dupé bien des durs, du temps de la première campagne de Bolan.

Et cette nuit il avait parfaitement trompé Philip Sacco.

A présent, Omega s'éclipsait pour laisser la place à Frank La Mancha, agent de la police fédérale.

Bolan-La Mancha s'engagea dans l'allée bordée de grillage menant au bâtiment de réception de la prison. A l'intérieur, un gorille velu avec des galons de sergent lisait attentivement un journal sportif. Il leva la tête vers l'arrivant en fronçant les sourcils.

— Trop tôt, observa-t-il. Les visites commencent à une heure.

Sans répondre, Bolan-La Mancha sortit de sa poche une fausse carte de police qu'il posa sur le bureau.

— Je viens voir Antonio Esparza, annonça-t-il.

— On ne m'a pas prévenu, marmonna le sergent sans chercher à dissimuler son irritation.

— Dans ce cas, vérifiez, lui répliqua sèchement le visiteur. Je suis pressé.

Le gorille le fusilla du regard, mais sa grosse pogne s'empara tout de même du téléphone intérieur.

Cinq minutes plus tard, un lieutenant en uniforme impeccable apparut et examina avec attention les papiers présentés par Bolan.

— OK, murmura-t-il, mais généralement on nous avertit.

— Mon ordre de mission date d'hier soir, répliqua Bolan.

Le lieutenant hocha la tête :

— Pourquoi voulez-vous voir Toro ?

— La direction de Washington pense que j'arriverai peut-être à lui tirer les vers du nez.

— Alors, bonne chance ! ricana le lieutenant. Ce salaud est dur et têtue comme une mule.

L'Exécuteur suivit le lieutenant dans un étroit corridor qui s'achevait sur une porte en fer gardée par un planton.

— Vous êtes armé ? s'enquit le lieutenant.

Bolan hocha négativement la tête.

A la suite du lieutenant, il passa encore plusieurs portes avant de sortir dans une grande cour carrée entourée de bâtiments. L'Exécuteur identifia le mess, la buanderie, des ateliers et plus loin, des baraquements qui séparaient la cour de grands champs cultivés où travaillaient les prisonniers, surveillés par des gardes à cheval.

L'officier de police fit entrer son visiteur dans un bâtiment à un seul niveau, le conduisit dans une grande pièce entourée de portes donnant sur des alvéoles : la salle des visites. Il s'y trouvait un garde en uniforme à qui le lieutenant donna un ordre bref :

— Amenez Esparza, matricule 41577.

— Bien, monsieur.

Le garde sortit aussitôt et Bolan prit place dans l'alvéole la plus proche. Une table en bois et deux chaises en fer pliantes constituaient l'unique mobilier.

— On vous l'amène tout de suite, dit le lieutenant. Si vous avez besoin de quelque chose...

— Toro me suffira, répliqua Bolan.

Il n'eut pas longtemps à attendre : moins de deux minutes s'étaient écoulées quand une ombre se dessina dans l'encadrement de la porte. Bolan se leva aussitôt pour accueillir l'homme qu'il connaissait sous le nom de Toro.

Les années avaient changé Antonio Esparza. Son visage s'était creusé et de profondes rides soulignaient sa bouche et ses yeux; Bolan pourtant le reconnut instantanément. Les cheveux étaient toujours noirs de jais, le regard dur, déterminé, la mâchoire volontaire. Dans la tenue blanche de la prison, son teint basané ressortait encore plus.

Et l'homme n'avait rien perdu de son allure de chef : il se tenait très droit, la tête haute. Non, la prison ne l'avait pas brisé... pas plus que les geôles de Castro, du temps de sa jeunesse.

El Toro était un combattant. Dur, tête comme une mule, avait dit le jeune lieutenant. Il ne s'était pas trompé.

Son regard pourtant trahissait un sentiment que Bolan n'y avait jamais vu : de l'amertume, peut-être... ou de la rage soigneusement enfouie tout au fond de son âme...

Le prisonnier prit place sur la chaise libre.

Bolan l'observa avec attention avant d'annoncer :

— Ça fait une paie, Toro !

Les yeux du Cubain s'adoucirent subitement. Toro visiblement détaillait son interlocuteur dont il n'avait jamais vu le nouveau visage. Et soudain, il comprit.

— Les traits peuvent changer, dit-il enfin, mais pas le regard parce que c'est le reflet de l'âme.

Il hésita une seconde avant de reprendre :

— On peut parler librement, il n'y a pas de micros. Le bruit court que vous êtes mort.

Bolan eut un sourire grinçant :

— La rumeur publique exagère toujours. Note bien que ça ferait plaisir à pas mal de monde.

— Et la guerre ?

— Aujourd'hui, elle est à Miami.

— Elle y a toujours été.

Bolan hocha la tête, jetant un regard circonspect autour de lui, et murmura :

— Que t'est-il arrivé ?

Il connaissait la réponse, bien sûr, mais voulait entendre la version de Toro.

— On m'a accusé de cacher des explosifs.

— Je vois.

Le Cubain fronça les sourcils.

— Vous voulez savoir si c'est vrai ?

— Inutile, non.

Toro secoua la tête, écoeuré :

— C'est un comble ! Pendant des années, j'ai eu des armes, je les ai fait circuler, je les ai utilisées. Je me suis battu pour faire passer en fraude des réfugiés, j'ai lutté pour *Cuba Libre*, officieusement soutenu par le gouvernement américain. Et maintenant que j'ai plus ou moins abandonné, on m'accuse d'avoir caché des explosifs chez moi !

— Quelqu'un t'a piégé pour te dénoncer.

— Sûrement, oui, soupira le Cubain. Les flics ont débarqué chez moi en pleine nuit avec un mandat de perquisition. Ils savaient

exactement où chercher et ce qu'ils devaient trouver.

— Tu sais qui t'a fait le coup ?

Le Cubain eut un sourire, le premier depuis le début de l'entretien :

— J'ai vaguement quelqu'un en tête, admit-il à mi-voix. D'ici un an, je lui ferai une petite visite de politesse.

— Ce sera peut-être trop tard, observa Bolan.

Le Cubain lui lança un regard perplexe et le considéra quelques instants avant de demander :

— Expliquez-moi ?

Bolan lui donna rapidement tous les éléments qu'il possédait : les camions volés, les armes disparues, les liens de certains exilés cubains avec les gros pontes de la mafia dans le trafic de drogue, le guet-apens auquel avait échappé Hannon. Quand il eut terminé, il attendit en silence, espérant que Toro lui donnerait enfin une piste solide sur laquelle il pourrait s'engager.

Hélas, Toro quand il parla ne lui dit rien d'encourageant :

— Ce José 99, ça peut être n'importe qui... votre ami, ce Hannon, il est sûr que le gars qui lui a téléphoné était cubain ?

Bolan hocha la tête :

— D'après la voix seulement. Il ne l'a jamais vu.

Toro se pencha en travers de la table pour reprendre d'une voix vibrant d'émotion :

— Il faut que vous compreniez, *amigo*... l'intrigue, la magouille, c'est devenu un style de vie, ici. Nous n'avons plus d'idéal pour nous battre, maintenant. Pendant vingt ans nous avons lutté pour libérer notre patrie. Au début, votre gouvernement nous a donné son appui... puis, peu à peu on nous a demandé d'être patients... d'attendre jusqu'à *manâna*. Enfin, la CIA s'est mise à recruter des réfugiés pour les former et c'est elle qui les a branchés avec les chefs de la mafia. Et pour couronner le tout, les *marielistas* ont débarqué... alors que voulez-vous...

Il se tut et Bolan attendit un instant avant de demander :

— J'ai besoin d'une piste solide, Toro.

Le Cubain hésita, puis :

— Je pourrais peut-être vous aider, mais tant que je suis bouclé...

Il haussa les épaules avec éloquence. Bolan avait saisi le message. Sa décision était prise :

— On va peut-être trouver un moyen, dit-il. Réfléchissons ensemble, Toro.

Et ils restèrent un long moment encore à discuter à voix basse.

CHAPITRE VII

John Hannon reposa le combiné de son téléphone. Sa main tremblait légèrement.

Il s'était d'abord posé bien des questions sur l'individu vaguement familier qui l'avait tiré du guet-apens mortel, la nuit dernière. Il avait eu des doutes. Mais à présent, ses soupçons étaient confirmés. Il n'avait plus l'ombre d'une hésitation.

Il avait écouté attentivement la voix bien timbrée aux inflexions graves, l'avait analysée, soupesée et décortiquée. Il avait déjà entendu cette voix surgie de l'au-delà.

Au téléphone, il venait de parler à un mort...

L'ex-policier avait suivi au jour le jour la croisade sanglante du combattant solitaire, après le grand massacre de la Convention de Miami. Il l'avait suivie à travers tout le continent et retour, jusqu'à cet après-midi pluvieux à New York, dans Central Park... On avait annoncé officiellement la mort de l'Exécuteur, et ce jour-là, Hannon avait ressenti une pénible impression de perte, d'abandon.

La disparition du soldat de l'enfer avait laissé un vide immense dans le cœur de l'ancien inspecteur de police. Un vide que rien n'avait comblé jusqu'à cette nuit...

Ainsi, le grand combattant de la liberté n'avait pas disparu corps et âme à New York.

Il était bien vivant et, en ce moment même, poursuivait sa guerre à Miami.

Une guerre pour la vie, l'espoir, la liberté. Comme toujours.

Il avait été mystérieux au téléphone. Il venait de donner à Hannon un nom de code en lui assurant qu'il reprendrait contact...

Pour ça, on pouvait lui faire confiance.

En attendant, Hannon se retrouvait devant la tâche difficile de localiser un Cubain sans nom, sans visage, dans les bas-fonds de Miami.

Il fronça les sourcils : il n'avait pas l'ombre d'une piste pour se mettre en route... la guerre était venue à lui sans qu'il la cherche. Mais à présent qu'il était engagé, il ne pouvait plus reculer. L'ex-inspecteur de police continuerait sa tâche jusqu'au bout, à moins bien sûr que la mort ne passe en travers de son chemin...

Il reprit son téléphone et composa un numéro qu'il savait par cœur, donna son nom et attendit quelques instants. Bientôt une voix ferme bien connue résonna dans l'appareil.

— John ? Bonjour ! Comment tu vas ?

— Tout doux, merci.

— C'est ainsi que l'on se conserve, observa en riant l'inspecteur Robert Wilson.

Il était au courant du guet-apens de la nuit. Les deux hommes avaient travaillé longtemps ensemble à la Brigade criminelle, Wilson était toujours inspecteur principal, mais il n'en était pas moins le meilleur ami de Hannon.

— J'ai besoin d'un service, Bob.

— Vas-y. Je t'écoute.

— Je cherche un Cubain qui figure peut-être dans les dossiers. Malheureusement je ne connais qu'un nom de code.

— Et c'est quoi ?

— José 99. C'est bien vague, mais...

— C'est bien vague. Ça a quelque chose à voir avec la fusillade de cette nuit ? demanda Wilson, soudain méfiant.

Hannon avait horreur de mentir à un ami, mais cette fois c'était inévitable. Il prit un ton détaché :

— Aucun rapport. Je suis en ce moment sur une affaire fumeuse qui patine un peu trop à mon gré. Si tu pouvais m'aider à accélérer le mouvement...

— Peut-être, fit Wilson dont le scepticisme perçait clairement. Je vais vérifier, mais ne te fais pas trop d'illusions.

— Merci. Heu... si tu retrouves ce José 99...

— Ne t'en fais pas, je t'appellerai, rétorqua Wilson. Dis... à ta place, j'irai me mettre au vert quelques jours. On pourrait croire que la vie te malmène un peu, ces derniers temps.

L'allusion était claire mais Hannon ne releva pas.

— J'y songe ! riposta-t-il légèrement. Pour l'instant, j'ai trop de trucs sur les bras.

— Ouais... John ?

— Oui ?

— Si cette affaire te paraît un peu trop, heu... épineuse... n'oublie pas mon numéro de téléphone.

— Ne t'inquiète pas, Bob, rétorqua Hannon en raccrochant.

Bob Wilson se cala contre le dossier de son fauteuil tournant, les yeux fixés sur le téléphone qu'il venait de reposer. De nombreux souvenirs remontaient en lui, issus de l'époque où il travaillait sous les ordres de John Hannon. Ils avaient mené ensemble une invraisemblable quantité d'enquêtes, s'étaient sauvé mutuellement la vie dans des opérations particulièrement dangereuses.

Il s'efforça de chasser ses souvenirs. Le passé ne changeait rien au présent. Aujourd'hui, Hannon courait de grands dangers, Wilson en était sûr. Il s'était de toute évidence collé dans un sale pétrin et malgré sa voix détachée au téléphone, il n'avait pu complètement donner le

change. Il avait menti et il avait certainement de bonnes raisons de l'avoir fait.

Qui était ce mystérieux José 99 ? Un pseudonyme pour une ordure qui trafiquait dans les armes, la drogue ou tout simplement les renseignements ? A ce petit jeu-là, on se retrouvait vite transformé en chair à saucisses...

Le milieu cubain devenait tous les jours plus dangereux à Miami. D'autant qu'il s'y ajoutait les Haïtiens et les Colombiens. Le tout assaisonné d'héroïne et de cocaïne, ça faisait un mélange détonant. Pour s'en persuader, il suffisait d'aller faire un tour à la morgue municipale.

CHAPITRE VIII

— Encore cinq minutes. Nous y sommes presque.

Le pilote devait forcer la voix pour se faire entendre par-dessus le ronflement du moteur de l'hélicoptère. Ils étaient dans les temps.

Le Bell de Grimaldi survolait l'autoroute à une trentaine de mètres d'altitude. De part et d'autre du long ruban d'asphalte noir, des champs cultivés ponctués de palmiers s'étendaient à perte de vue.

L'Exécuteur portait sa combinaison noire de camouflage, de grandes bottes, et de lourdes ceintures de munitions pendaient à ses épaules et à sa taille.

Il était équipé d'une pièce d'artillerie transportable : un lance-grenades semi-automatique XM-18. Une arme redoutable qui pouvait recevoir des projectiles de 40 mm et tirer avec précision à plus de cent cinquante mètres de distance. Avec un peu d'expérience, on pouvait balancer en moins de cinq secondes douze charges explosives, incendiaires, lacrymogènes ou fumigènes.

En l'occurrence, le lance-grenades de Bolan était alimenté en grenades fumigènes et lacrymogènes.

C'était la première fois qu'il tentait de libérer un ami détenu entre des mains « alliées », et il n'était pas question de répandre le sang. Il aurait seulement à créer un état de confusion et de panique.

Le XM-18 semblait donc parfaitement indiqué pour la circonstance. Si Bolan s'en servait avec astuce, il pourrait pénétrer et sortir du camp avec le prisonnier avant que les gardiens n'aient bénéficié d'un renfort.

Si tout se passait bien...

A présent, ils avaient quitté l'autoroute et apercevaient une voie goudronnée plus étroite. Plus loin, les bâtiments de la prison ressemblaient à un jeu de construction miniature qui grossissait rapidement.

Dès qu'ils survolèrent le périmètre clôturé, un garde à cheval les repéra et saisit un walkie-talkie dans la fonte de sa selle.

Bolan avait commencé son compte à rebours. Il vérifia son lance-grenades, se dégagea de son harnais de sécurité et rampa jusqu'au sas de l'appareil. Au-dessous de lui, des champs cultivés s'étendaient très loin, clôturés de barbelés.

Grimaldi poussa encore sur le manche du Bell qui passa au-dessus d'un second gardien à cheval. Celui-ci brandit une vieille carabine 30. 30 dans leur direction. Les détenus éparpillés dans les champs avaient interrompu leur travail. Appuyés sur le manche de leurs fourches et de leurs pelles, ils levaient la tête pour suivre les évolutions du gros

insecte bourdonnant.

Puis les gardes à cheval arrivèrent de plus en plus nombreux, leurs montures cavalcant ventre à terre. Bolan repéra enfin Toro parmi les ouvriers et regarda brièvement Grimaldi qui amorçait un cercle rapide au-dessus du détenu.

— Go ! cria-t-il quand les patins d'atterrissage effleurèrent le sol.

Et il ouvrit le feu. Deux grenades fumigènes éclatèrent à une cinquantaine de mètres à droite de l'appareil, puis une lacrymogène, de l'autre côté et encore deux fumigènes à proximité immédiate. Les pâles de l'hélice battaient la fumée, la répandant partout alentour, noyant les champs et les hommes dans un nuage opaque irrespirable.

Gardes et prisonniers criaient et couraient en tout sens, cherchant l'air et la lumière. Bolan repéra deux cavaliers qui se précipitaient vers l'hélicoptère. Montures et cavaliers se perdirent presque aussitôt dans le brouillard artificiel. Pour plus de sécurité, Bolan balança une nouvelle grenade dans leur direction. Dans la panique générale, il perçut des ordres qu'un garde hurlait aux prisonniers, puis un coup de feu partit vers le ciel. Un autre lui répondit à droite de Bolan et la balle cisaila le rideau de fumée.

Un gardien à cheval surgit brutalement à travers le brouillard artificiel et percuta un prisonnier, le précipitant au sol. Le cavalier essayait de reprendre sa monture en main quand celle-ci, prise de panique, rua avant de filer au loin chercher de l'air respirable. Le gardien se trouva projeté par terre, sa carabine 30.30 lui échappa des mains, tandis qu'il gisait à demi conscient. Le détenu se releva, rampa jusqu'à l'arme abandonnée et s'en empara vivement. Il l'avait armée et visait le gardien quand Bolan fit cracher à nouveau le XM-18.

A moins de dix mètres, inutile de viser et l'instant d'après le prisonnier se roulait dans l'herbe, enrobé dans un tourbillonnement de gaz lacrymogène, tandis que la carabine abandonnée gisait à plusieurs mètres de lui.

Une nouvelle silhouette apparut dans la fumée. Bolan reconnut immédiatement El Toro qui courait vers l'hélicoptère. Il était serré de très près par trois autres prisonniers. L'un d'eux menaçait même de le dépasser.

Bolan aurait bien voulu l'intercepter, mais Toro était très exactement dans sa ligne de tir. S'il touchait le détenu, il risquait aussi de blesser Toro.

Celui-ci, sans même cesser de courir, pivota brusquement et balança un solide coup de poing dans le visage transpirant du prisonnier qui tituba, avança encore de quelques foulées puis s'effondra lourdement sur le sol. Les deux autres suiveurs redoublèrent l'allure. Le premier, un gros rougeaud, plongea même tête première pour saisir Toro aux chevilles à la manière d'un joueur de rugby.

Le Cubain répliqua par un solide coup de pied dans la mâchoire de son adversaire qui s'écroula avec un hurlement, le nez dans la poussière.

Le troisième suiveur cherchait le meilleur angle d'attaque pour arrêter Toro, mais il ne le trouva jamais, une 30.30 claqua non loin et le détenu s'affala sur le sol tandis qu'un jet de sang s'échappait de sa poitrine.

L'Exécuteur pivota pour repérer le tireur : c'était un gardien planté à une quarantaine de mètres de sa position, et qui profitait d'une trouée dans la fumée pour régler son tir.

Le lance-grenades aboya une nouvelle fois et le tireur disparut dans un rideau opaque.

Toro s'engouffra dans le sas. Immédiatement, Grimaldi mit les gaz, poussa le pas cyclique et arracha l'appareil du sol.

Quelques tirs convergèrent dans leur direction. Une balle siffla aux oreilles de Bolan et ressortit par l'arrière de l'appareil. Une autre se ficha dans le fuselage.

Mais Grimaldi avait mis toute la gomme. En quelques secondes, le Bell se trouva hors d'atteinte. En moins d'une minute, l'enfer du camp de détention avait disparu.

Grimaldi survolait un paysage de marécages.

Le Cubain respirait à grands coups.

— Ça va, Toro ? fit Bolan avec un sourire de bienvenue.

Toro répondit au sourire amical, tendit une main largement ouverte.

CHAPITRE IX

Debout devant la fenêtre ouverte, Toro regardait distraitement le jardinet mal entretenu clôturé par une barrière en bois décrépite. Le voisin le plus proche était un cimetière de voitures dont les montagnes de ferrailles rouillées ressemblaient à d'étranges sculptures abstraites d'un goût douteux.

— Navré de ne pas t'avoir trouvé une planque où la vue soit plus agréable, dit Bolan.

Le Cubain se tourna vers lui avec un rire grinçant.

— La vue me convient tout à fait, *amigo*. Je commençais à en avoir assez des grands espaces.

Il prit un bol de café sur l'évier et s'assit en face de l'Exécuteur, devant une étroite table en formica.

— Je crois que je ne vous ai pas encore remercié, *El Matador*.

— Tu n'as pas besoin de me remercier.

— Je le fais quand même. *Gracias, amigo*, fit Toro avec une petite courbette.

Les deux : hommes se trouvaient dans la kitchenette – salle à manger d'un modeste bungalow de Opa-Locka, un faubourg de Miami. L'aéroport du même nom se trouvait à moins de cinq minutes de là. Bolan avait choisi ce quartier en raison de son éloignement de la Petite Havane où la fouille pour retrouver Toro battrait son plein sous peu. Avec un peu de chance, personne ne songerait à y chercher le prisonnier évadé.

Cependant les deux hommes n'avaient pas l'intention de s'éterniser dans l'inaction pendant que Miami était en effervescence. C'était seulement une courte étape au bungalow afin de coordonner un plan d'action et échanger des informations.

Avant de s'engager davantage, Bolan avait besoin de certains renseignements.

— Tu m'as laissé entendre qu'il y avait un mouchard dans ton groupe...

Toro lui jeta un coup d'œil par-dessus sa tasse de café, tandis qu'une ride profonde se creusait en travers de son front. Il hésita avant de parler et quand il le fit, sa voix était presque solennelle.

— Je préfère m'en occuper moi-même.

— Je comprends tes sentiments.

Toro leva un sourcil surpris :

— Vraiment ?

Bolan hocha la tête.

— Les faibles... les traîtres... c'est eux qui nous blessent le plus

profondément.

Le Cubain ne répondit rien, perdu dans ses pensées, mais la voix de Bolan le ramena vite à la réalité :

— J'ai besoin de ton aide, dit l'Exécuteur. Je ne peux pas avancer à l'aveuglette.

Toro hésita encore, puis finalement hocha la tête avant de vider sa tasse de café.

— Raoul Ornelas, dit-il enfin.

Il avait prononcé le nom comme s'il lui donnait la nausée. Il poursuivit :

— C'était mon bras droit. *Mi hermano*. Vous savez que j'ai fait partie de Delta 66 ?

Bolan hocha la tête. Il était parfaitement au courant des nombreux groupes paramilitaires qui fleurissaient les uns après les autres dans le milieu des exilés cubains. Depuis des années, il avait suivi la « carrière » de Toro qui avait commencé avec les factions anticastristes terroristes et qui peu à peu était devenu plus modéré sans perdre pour autant son autorité et sa stature de chef. Toro savait dynamiser ses hommes, orienter leur énergie sans céder systématiquement à la violence.

— Raoul n'était jamais satisfait, reprit-il. Il voulait toujours plus d'action... plus de morts. Il disait que votre gouvernement était responsable de tous nos problèmes. Pour lui, le FBI et la CIA, c'était la même chose : des complices de Castro.

Le Cubain se leva pour se verser une nouvelle tasse de café, puis rejoignit Bolan et poursuivit :

— Nous n'étions pas d'accord, lui et moi. Nous ne nous entendons ni sur les objectifs ni sur les moyens à utiliser. Un jour, j'ai appris que Raoul recrutait ses propres hommes. Il a commencé à agir en franc-tireur. Il balançait des bombes partout en se moquant pas mal de tuer des innocents...

— Il discutait ton autorité de chef ? lui demanda doucement Bolan.

Le Cubain lui lança un regard dur :

— Il n'a pas discuté longtemps. Je l'ai tout simplement vidé. Destitué de son rang... Mais ça n'a rien changé : des hommes comme Ornelas savent toujours où aller.

— C'est lui qui t'a vendu à la police ?

Toro haussa les épaules avec indifférence.

— Lui ou un de ses *soldados*, fit-il avec lassitude. Avant même mon procès, il convoquait mes hommes secrètement et les exhortait à lutter contre le gouvernement des Etats-Unis par la violence. Il leur promettait monts et merveilles s'ils me quittaient pour le suivre sur le chemin de la vengeance.

Toro se tut un moment comme s'il réfléchissait, puis il poursuivit :

— Vous connaissez le groupe Alpha 7 ?

— Oui.

L'Exécuteur n'ignorait rien de cette faction terroriste avancée des exilés cubains. Elle était connue de toutes les polices du pays depuis 1975. Alpha 7 se composait pourtant d'un nombre ridicule d'hommes : une centaine tout au plus, mais le groupe exerçait une influence énorme dans le milieu cubain. En tant que mouvement extrémiste luttant pour le retour de l'ancien régime à Cuba, Alpha 7 était aidé secrètement par beaucoup de membres influents du bloc anticastriste : essentiellement de riches hommes d'affaires exilés qui le subventionnaient pour acheter des armes et maintenir un état de guérilla constant.

Les soldats d'Alpha 7 avaient planté des bombes un peu partout dans le pays, depuis Manhattan jusqu'à Chicago; ils avaient kidnappé d'importants personnages politiques, s'étaient livrés à des actes de violence inhumains, n'épargnant jamais le sang innocent, choisissant leurs cibles sans aucun discernement. En quelques mois, Alpha 7 passait pour le groupe le plus actif et le plus dangereux de tous les mouvements anticastristes aux Etats-Unis.

La liberté d'expression se payait très cher en Floride..., elle risquait de coûter la vie à n'importe qui et tout le monde payait, sauf, curieusement... les communistes et les *Fidelistas* qui pourtant auraient dû être la cible première d'Alpha 7, car il fallait bien reconnaître qu'en dépit de la montée de la violence et du terrorisme, on trouvait peu de victimes parmi les suppôts de Castro et leurs amis aux sympathies soviétiques...

— Raoul a beaucoup d'influence dans le groupe Alpha 7, murmura Toro. Certains assurent même qu'il en est le chef, mais sous un nom d'emprunt.

— Je vois.

Alpha 7.

Des armes, des camions, de la drogue.

Et bien sûr, la mafia...

Le lien n'était pas impossible, oh non ! Il était même plus que probable, mais Bolan n'en savait pas encore assez sur l'ennemi pour décider de sa stratégie. Il lui fallait d'abord localiser ses cibles avec précision. Or la précision n'existait pas dans le milieu des exilés.

Identification des cibles, oui; Bolan depuis longtemps était passé maître dans cet art. Puis précision quasi chirurgicale dans l'élimination du cancer... Mais il ne s'agissait là que de la phase ultime, et il était encore trop tôt pour y songer.

— Que comptez-vous faire ?

La voix du Cubain tira Bolan de ses pensées.

Beaucoup de bruit là où on sait m'entendre, lui répondit

l'Exécuteur.

— Et Raoul ?

Bolan haussa les épaules.

— Provisoirement, je te l'abandonne. Tu as droit de priorité sur lui. Mais si tu déniches quelque chose d'intéressant...

Toro étendit les mains en avant :

— *Como no*. Bien sûr. Vous êtes mon ami. Je vous dois ma liberté.

— Tu ne me dois rien du tout, lui dit gravement Bolan. A partir de maintenant, considère que nous sommes quittes. J'espère seulement que cette mission ne m'entraînera pas là où je n'aimerais pas aller.

Toro fronça les sourcils.

— Vous avez peur de devoir vous en prendre à mon peuple ? *Mi hermano* ?

— J'y ai pensé, avoua honnêtement l'Exécuteur.

— Moi aussi.

Le Cubain se pencha en avant pour regarder Bolan dans les yeux et l'Exécuteur lut dans son regard une infinie tristesse.

— Je comprends un peu Ornelas et ses *soldados*, murmura enfin Toro. Ils ont combattu toute leur vie contre les *Fidelistas*. Au début, votre gouvernement les y a encouragés : maintenant il les punit.

« Votre » gouvernement. Bolan avait saisi l'allusion. Quelles que soient leurs affinités intellectuelles et morales, Toro et lui étaient différents, et leur guerre aussi n'était peut-être pas la même.

Mais déjà le Cubain reprenait d'une voix basse :

— Pourtant je ressens la même colère que vous quand je vois sacrifier inutilement des innocents.

Il hésita un moment comme s'il cherchait ses mots avant de poursuivre :

— Un homme doit savoir reconnaître ses ennemis. Le sang, *la raza*, ça ne suffit pas. Dans son cœur, un homme peut mourir avant son heure. Un frère peut trahir son propre sang, sa propre face.

L'Exécuteur ne répondit pas tout de suite mais quand il le fit, sa voix était grave :

— Il ne suffit pas toujours d'être du même sang pour être frères.

Toro hocha la tête.

— *Si. Comprendo*. Je vous aiderai... si je peux.

Une nouvelle fois, Bolan sentit une ombre passer entre eux, mais il décida de ne pas y accorder d'importance. Il ne pouvait exiger du Cubain d'agir exactement comme il l'entendait, mais intimement, il avait confiance en Toro, en sa droiture, en son sens de l'honneur. Au-delà, eh bien...

L'Exécuteur se leva pour partir.

— Le temps presse, Toro. Je peux te lâcher quelque part ?

Le Cubain secoua la tête puis indiqua le téléphone :

— J'ai des gens à appeler, dit-il. Il me reste encore quelques *soldados* qui m'ont gardé leur confiance.

— OK. Où puis-je te contacter si je veux te laisser un message ?

Toro indiqua un numéro de téléphone qu'il connaissait par cœur.

— C'est bon, compte sur moi, lui dit Bolan.

Toro se dressa à son tour et serra chaleureusement la main que lui tendait son compagnon.

— *Vaya con dios, amigo*, s'exclama le Cubain avec un sourire inattendu. *Viva Grande, Matador !*

Bolan lui rendit son sourire et sortit rapidement.

Deux soldats...

Deux guerres...

Et leurs routes s'étaient croisées...

Mack Bolan espérait bien qu'elles se croiseraient à nouveau, en d'autres temps, en d'autres lieux quand ils pourraient enfin devenir de vrais amis.

Mais pour l'instant, il lui fallait avancer.

La chasse avait commencé.

La chasse aux sauvages qui infestaient Miami.

La chasse à la vermine...

L'Exécuteur s'apprêtait à faire du bruit, beaucoup de bruit, là où on l'entendrait...

CHAPITRE X

Le « lanceur » agita son sac de toile rempli de balles de ping-pong numérotées. Il le secoua ostensiblement à droite, puis à gauche et enfin le fit virevolter au-dessus de sa tête avant de l'envoyer en travers de la salle de jeu. Dissimulé au milieu des clients, l'individu chargé de rattraper le sac écarta brutalement deux parieurs à côté de lui et le saisit au vol avant de le brandir en un geste triomphant. Un instant plus tard, il l'ouvrait et en sortait une unique balle qu'il regarda à peine et envoya au « lanceur », sur l'estrade.

Pendant de longues secondes, le « lanceur » examina la balle avec attention comme s'il avait du mal à déchiffrer le numéro inscrit dessus. Enfin il la saisit entre le pouce et l'index et la tendit pour l'exhiber devant le public :

— *Nueve*, cria-t-il. Numéro neuf.

Au-dessous de lui, dans la foule des parieurs, deux ou trois clients poussèrent des cris de joie. Le reste demeura silencieux tandis que l'on entendait froisser les bouts de papiers sur lesquels étaient inscrits les paris perdus.

Trois gagnants contre une vingtaine de perdants au moins. C'était exactement la proportion idéale, se dit Ernesto Vargas.

A trente six ans, Vargas était le patron d'une petite chaîne de loteries cubaines clandestines appelées *Bolita*. Un business tranquille mais lucratif dont Vargas avait l'exclusivité dans Coral Gables et les quartiers voisins. Il y avait à peine trois ans qu'il avait débarqué clandestinement en Floride et il avait déjà mieux réussi que tout ce qu'il aurait pu imaginer à Cuba. Deux éléments importants lui avaient beaucoup servi : d'abord savoir choisir de bons appuis, et ensuite son bon sens.

C'était grâce à ses appuis qu'il avait pu démarrer son petit commerce de *Bolita* : on lui avait prêté de l'argent pour ouvrir son premier tripot, mais il avait remboursé sa dette depuis longtemps et avec intérêt, encore.

Quant à son bon sens, il le conduirait sans aucun doute au sommet de la gloire. A condition évidemment d'être prudent, de jouer les bonnes cartes au bon moment, et que la malchance ne vienne pas se mettre en travers de son chemin...

Depuis son arrivée aux Etats-Unis, Ernesto Vargas n'avait cessé d'apprendre. Il avait observé les exilés qui l'avaient précédé sur le territoire américain, et il avait observé les *Anglos*, aussi. Et puis il avait étudié les lois locales afin de pouvoir les contourner avec un minimum de risques. Et il avait vite compris le système : pour survivre en toute

liberté, il suffisait d'acheter une licence à la mafia et de payer les flics... Dès lors, on était libre d'agir tranquillement dans toute la Floride. A condition bien sûr de rester discret et de ne pas trop attirer l'attention.

Or Ernesto Vargas était passé maître dans l'art de vivre sans se faire remarquer. Evidemment, à Coral Gables, on le connaissait. Certains même venaient le trouver quand ils avaient besoin de faveurs ou de coups de mains, mais son nom n'avait jamais fait la une des journaux, associé à un cortège de morts innocents. Le bruit, le scandale, la violence publique, il la laissait volontiers à ces ridicules cow-boys de la cocaïne qui tuaient les gens en pleine rue et commettaient des atrocités pour le plaisir de faire parler d'eux.

Vargas était un modeste, lui. Si on cherchait à l'importuner, il faisait sa petite police lui-même, sans bruit, sans fanfare. Une jambe cassée, une épaule démise, et le tour était joué. Pourtant, cela se produisait rarement car ses créanciers payaient presque toujours à temps, et dans l'ensemble la vie était paisible.

C'était ça, le rêve américain...

Il avait vite appris à entuber les bouseux d'exilés avec cette loterie truquée qui lui rapportait de l'or : la *Bolita* ne ruinait pas les clients, qui généralement pariaient peu, mais elle rapportait tout de même à Vargas un profit net de 100000 dollars par an. Pas si mal pour un ancien condamné qui avait quitté Mariel au bout d'un fusil, trois ans plus tôt seulement. Si ses amis de la Havane pouvaient le voir, maintenant...

Mais là non plus, Vargas n'avait pas à se plaindre. La plupart de ses amis avaient été expulsés de Cuba en même temps que lui et vivaient maintenant à Coral Gables ou à la Petite Havane. Comme lui, mais pas toujours avec autant de succès, ils apprenaient la « vie américaine ».

Vargas, lui, s'interdisait tout luxe ostentatoire. Juste assez de clinquant pour attirer l'œil des femmes, mais suffisamment de discrétion pour ne jamais se faire remarquer par le fisc.

Il faut dire que Vargas, depuis quelques temps, investissait beaucoup dans une nouvelle magouille marginale qui, le jour où elle paierait, et sans doute dans pas bien longtemps, rapporterait beaucoup... Pour le reste, il vivait sur un petit trafic de drogue, comme tout le monde, et sur le revenu de quelques putes assez actives qui tapinaient dans la 8e Avenue. Cela et la loterie lui permettaient de vivre décemment, pour l'instant. Mais bientôt, ce serait la fortune. Bientôt...

Assis sur l'estrade derrière ses « lanceurs », Vargas jeta un regard circulaire à son assistance. Il était tôt encore dans la matinée, et les gros paris ne se jouaient qu'à la nuit tombée; cependant, pour une clientèle du matin, Vargas était plutôt satisfait. A ce train, il aurait

ramassé son bâton d'ici l'heure du déjeuner. La moitié irait directement dans sa poche et, comme d'habitude, il diviserait l'autre entre ses « lanceurs », ses « rattrapeurs », et les gros bras qui se tenaient toujours dans ses salles de jeu pour décourager les clients enclins à faire du chahut.

Les salles de jeux de Vargas n'étaient autre que des pièces louées dans des appartements misérables du quartier. Il en avait une bonne demi douzaine, ce qui lui permettait de changer de décor selon un planning soigneusement étudié d'avance. Il fallait tout de même aider un peu les flics à ne pas perdre la face... Et d'ailleurs les occupants des appartements n'avaient pas à se plaindre : ils étaient grassement payés pour les dédommager des clients souvent bruyants ou même ivres qui entraient et sortaient de chez eux.

Cette organisation était coûteuse, bien sûr, mais elle représentait la sécurité et elle était tout de même meilleur marché que les pots de vins réguliers qu'exigeait le shérif local. Si Vargas trouvait un jour un moyen de se débarrasser des flics sans leur graisser la patte, il se ferait vingt cinq pour cent de plus par mois et pourrait ainsi investir davantage.

Il repoussa cette pensée alléchante avec un demi-sourire. La corruption existait depuis plus de deux cents ans, ici, elle avait résisté à l'épreuve du temps et rien n'avait réussi à la faire disparaître. Un jour peut-être, elle changerait de visage. Mais pour l'instant, il ne fallait pas rêver...

Non, pour s'en sortir, on devait s'adapter. L'Amérique était un pays libre, le champion de la libre entreprise, et Vargas, fervent anticommuniste, n'avait rien à y redire.

Le « lanceur » avait repris son sac de toile et l'agitait à nouveau. Dans l'assistance, les paris allaient bon train, les préposés écrivant rapidement et récoltant l'argent avec une sorte de frénésie intentionnelle : les joueurs pouvaient ainsi croire que le sac allait s'envoler avant que tout le monde se soit fait plumer jusqu'à son dernier sou.

La salle était bruyante. On hurlait les ordres, on balançait l'argent vers l'estrade.

Vargas jeta un regard attendri sur la salle. Oui, il les connaissait bien, ses compatriotes. Il savait combien ils adoraient cette *Bolita* : d'ailleurs tous les latino-américains aiment les loteries, tout comme les vieux juifs adorent leurs machines à sous, là-haut dans le nord, près d'Atlantic City...

Le « lanceur » fit virevolter le sac au-dessus de sa tête et le balança avec une rare précision vers un de ses comparses dissimulé dans l'assistance. Vargas observa le sac décrire un gracieux arc de cercle avant de retomber en contre-jour devant la fenêtre où se tenait le

« rattrapeur ».

Et brusquement la fenêtre explosa vers l'intérieur avec une pluie démente d'éclats de verre brisé. Un des parieurs poussa un hurlement tellement aigu que Vargas crut que c'était une femme, puis tout se tut en un instant. Les clients regardèrent la fenêtre, bouche bée.

Le « rattrapeur » avait tourné la tête, lui aussi. Du coup, il avait manqué le sac qui venait de tomber sur le sol après lui avoir heurté l'épaule. Le cordon qui le tenait fermé s'était desserré et toutes les balles de ping-pong numérotées se répandirent par terre. Toutes, sauf la malheureuse portant le numéro 13 qu'un minuscule bout de velcros tenait attachée à la toile du sac pour plus de commodité...

Ernesto Vargas se redressa brutalement de sa chaise en fer et avança jusqu'à l'extrémité de l'estrade.

— Nom de Dieu, qu'est-ce...

Et il vit alors un curieux objet à peu près ovale, au centre de la pièce, d'où se dégageait un âcre nuage de fumée qui envahissait peu à peu la salle.

Les parieurs commencèrent à paniquer, chacun cherchant à s'enfuir dans une bousculade irréfléchie.

Ce n'était certainement pas la police. Vargas en était sûr. Il avait distribué ses enveloppes habituelles.

Qui, alors ?

Il n'avait pas encore entièrement formulé sa question quand le crépitement d'une arme automatique retentit avec fracas dans la cuisine adjacente à la salle de jeu. Un bref hurlement sauvage retentit, immédiatement interrompu, mais Vargas crut reconnaître la voix d'Esteban, le gardien préposé à la porte du fond.

Il vit alors Ramon et Paco, ses deux gorilles, qui se ruaient dans la direction de la fusillade tout en brandissant leurs armes.

Vargas à son tour recula d'un pas en portant la main au pistolet qu'il portait toujours à la ceinture. Ramon et Paco avaient presque atteint la porte lorsque celle-ci s'ouvrit avec violence, dévoilant une grande silhouette noire prolongée par un pistolet-mitrailleur Uzi dont l'horrible canon fumait encore.

Les deux tueurs plongèrent dans un parfait ensemble. Mais déjà, l'Uzi crachotait la mort.

Vargas vit ses deux hommes de main se recroqueviller puis se contorsionner, tandis qu'un jet de projectiles furieux les pourchassait, les transformant en passoires sanglantes qui s'effondrèrent inanimées sur le sol. Tous deux moururent sans s'être servi une fois de leur arme. Et le patron de la *Bolita* à Coral Gables était seul à présent...

Il fit une profonde inspiration malgré l'âcre fumée qui lui brûlait la gorge et pointa son arme. L'inconnu pivota et balançait dans sa direction une nouvelle giclée de mitraille brûlante. L'estrade en prit la

plus grande partie, mais une balle toucha tout de même Vargas à l'épaule tandis qu'une autre lui déchirait la hanche. Il s'affala le nez dans la poussière.

Dans sa chute, il avait perdu son revolver et peu à peu sombrait dans l'inconscience quand une main puissante le retourna sur le dos.

En gémissant, il entrouvrit les yeux pour voir le canon de l'Uzi braqué si près de son visage qu'il pouvait en sentir la chaleur.

La combinaison noire se pencha et murmura quelques mots que Vargas eut du mal à comprendre dans son brouillard intérieur.

« Je suis venu démolir la grosse combine. Dis-le à tes amis. Fais passer le message.

Un petit objet froid tomba puis glissa le long de la poitrine de Vargas qui ferma les yeux, prêt à mourir. Mais quand il les rouvrit, quelques instants plus tard, il était seul dans la salle.

Seul avec les cadavres de ses deux tueurs.

Luttant contre la douleur qui le transperçait, il tendit le cou et repéra à côté de lui un objet scintillant et taché de sang.

Et brusquement, Vargas sut ce que c'était, encore qu'il eut été bien incapable d'en connaître la signification profonde : une médaille de tireur d'élite. Une croix Marksman.

*

* *

Leroy Withers – alias Mustaffa ben-Keladi – piétinait derrière son bureau miteux, dans le réduit à l'arrière du Club Uhuru. Son regard nerveux se posait avec insistance sur la valise minable posée sur son bureau.

Il fit craquer les jointures de ses doigts en un geste irrité, incapable de se détendre.

Il avait rendez-vous ce soir avec un homme qu'il n'avait jamais vu. Un type qui prendrait la valise et... lui laisserait quelque chose en échange. Un boulot plein de risques, que celui que Leroy s'était choisi...

Le club était fermé, mais un des hommes de Leroy en gardait encore l'entrée pour accueillir le visiteur inconnu dès que celui-ci apparaîtrait. Leroy avait un second buteur non loin de lui, dans le bureau même. Juste au cas où... Ces temps-ci, la prudence était de rigueur, avec tout ce qui se passait à Miami.

Ça lui avait fait un choc d'apprendre que Tommy Drake s'était fait buter, mais Leroy savait depuis longtemps comment se passer des autres, même quand ils lui étaient indispensables. On apprend vite et beaucoup quand on a grandi dans les bas-fonds de Miami.

Le remplaçant de ce pauvre Tommy Drake ne s'était pas fait longtemps attendre.

Du reste Leroy commençait à se dire que la disparition de Tommy

n'était pas une mauvaise chose. Pour le boulot au moins. Il est plus facile de faire son chemin quand personne ne vous barre la route, et depuis quelque temps, Leroy en avait sa claque de la Mafia. Ils étaient un peu démodés, ces gars-là, et en plus ils se croyaient tout-puissants ! Tommy Drake supprimé, Leroy allait peut-être gravir tout seul les échelons de la gloire et acquérir la fortune qu'il méritait depuis si longtemps.

Evidemment, il lui faudrait être prudent, redorer un peu son blason pour faire plus sérieux, et jouer des poings à l'occasion aussi.

Mais Leroy Withers s'en savait très capable.

Un coup sec retentit à la porte du bureau, et derrière Leroy, son garde du corps glissa la main sous sa veste de velours.

— Entrez ! cria Withers avec un sourire satisfait.

La porte s'ouvrit sur un grand type décontracté. Il portait un costard clinquant et d'énormes lunettes de soleil très sombres. A la main, il avait une somptueuse mallette en cuir qui contrastait bizarrement avec la mauvaise valise défoncée posée sur le bureau de Withers.

Celui-ci ne put réprimer un sourire à la pensée du contenu de cette mallette de riche : des sachets de plastique bien rangés, remplis de poudre blanche. Le pied, quoi !

— Quel bon vent vous amène, mec ? plaisanta-t-il en s'efforçant de sourire aimablement.

— Le boulot, rétorqua sèchement l'arrivant, et Withers regretta une fois encore que ces Blancs n'aient jamais le moindre sens de l'humour.

Le nouvel arrivant posa sa mallette sur le bureau de Withers tout en regardant le garde du corps de Leroy planté tout à côté de lui.

— Vous avez la marchandise ? demanda encore Leroy sans cesser de sourire.

Et pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans le bureau, le grand mec s'autorisa à son tour un sourire. Un rictus glacé, plutôt, qui ressemblait à une grimace.

— Là-dedans, marmonna-t-il en indiquant la mallette.

Les serrures de l'élégant bagage s'ouvrirent avec un claquement. Leroy tendit avidement le cou, impatient de contrôler la cocaïne qu'il avait commandée par téléphone sans l'avoir essayée.

Mais il n'y avait pas de poudre blanche dans la mallette, et la main du visiteur ne contenait aucun sachet de plastique quand il l'en sortit. Elle tenait un énorme flingue au canon d'argent qui passa sous le nez de Leroy.

Brusquement tout se déchaîna. Le salaud pivota et son arme terrifiante s'immobilisa en direction du garde du corps. Une monstrueuse explosion retentit en même temps que la gueule du tueur

giclaient de toute part, élaboussant les murs et le plafond de débris de chair et d'os ignoblement dégoulinants. Le corps décapité s'effondra sur le sol avec un bruit mou.

Il y eut ensuite un bruit de pas précipités. Le garde de l'entrée venait d'apparaître, flingue au poing. En apercevant le grand énergumène, il ouvrit démesurément la bouche et plongea à l'aveuglette pour se mettre à l'abri. En vain. L'arme de l'inconnu tonna une nouvelle fois, et le gars parut soulevé dans les airs tandis qu'une énorme ogive blindée lui percutait la poitrine. Son corps retomba au sol, rebondit contre la porte et s'immobilisa dans une position grotesque.

Leroy était armé, bien sûr. Il portait un pistolet à la ceinture et en avait un autre dans le tiroir de son bureau. Mais jamais il n'avait eu un problème comme celui-ci... rien d'aussi grave et, dans la panique de l'instant, son cerveau lui refusait tout service.

Une pensée pourtant le hantait : survivre !

La gueule du gros automatique s'était braquée sur son visage. Withers avait l'impression qu'il pourrait y rentrer tout entier à l'intérieur, que l'arme allait l'engloutir.

Pourtant le grand fumier ne tira pas. Tranquillement, il sortit de sa poche quelque chose de petit, de rond, et de vaguement brillant, et il le balança sur le bureau.

— Montre ça à tes copains. Ils savent ce que c'est. Ils savent pourquoi je suis ici, marmonna-t-il d'une voix tout droit surgie de l'enfer.

Et sans un mot de plus il s'empara de la vieille valise – celle qui était bourrée de pognon en beaux billets tout neufs ! – puis il se dirigea tranquillement vers la sortie.

Withers ne broncha pas jusqu'à ce que le type ait disparu. Pas un instant, il ne songea à récupérer la valise et son fric. Il se sentait cloué à son fauteuil tournant, et dès qu'il pourrait bouger, il aurait un sacré bordel à nettoyer...

Il jeta un regard écoeuré à ses deux gardes du corps, puis abaissa les yeux sur son pantalon trempé entre les jambes...

Un sacré bordel, oui ! Mais Leroy était vivant. Pour l'instant, c'était l'essentiel. Sa main tremblait violemment quand il saisit le téléphone et composa un numéro.

CHAPITRE XI

La Cadillac d'un modèle vieux de dix ans remontait lentement la 8e Avenue. Les trois passagers inspectaient attentivement l'avenue et la foule sur les trottoirs. Derrière leurs lunettes noires, ils notaient tous les détails d'un monde tout à la fois familier et étranger...

8e Avenue. *Calle Ocho*.

Elle traversait le quartier dans le sens de la longueur et faisait figure d'artère vitale, battant au rythme de la foule colorée et bruyante qui l'encombrait.

Sur les trottoirs, des Cubains en *guayoberas* – ces chemises de coton blanc étincelant que l'on porte sous les tropiques – mâchonnaient leurs éternels cigares, escortés de leurs femmes en jupes de couleurs vives. La rue était bordée de boutiques et de petites entreprises familiales : le plus souvent des fabriques où des employés sous-payés roulaient des cigares à la main; sur les trottoirs, des kiosques ambulants vendaient à la tasse de l'odorant café cubain et des *churros*, des tortillons de pâte douce frite.

Le véhicule quitta *Calle Ocho* pour s'engager dans une rue perpendiculaire. Celle-ci était bordée de jolies villas avec des jardins proprement entretenus souvent ornés de statuettes de saint Lazare. Celui-ci était devenu le saint favori des exilés, à cause de sa légendaire endurance à la pauvreté et à la souffrance. Chaque exilé cubain se retrouvait en Lazare et espérait qu'un jour, comme lui, les êtres chers disparus ressusciteraient pour revivre dans une Cuba enfin libre. Saint Lazare était aussi le symbole de la résurrection, du refus de l'homme de se laisser abattre.

Peu à peu, les maisons devinrent plus modestes. A côté du chauffeur, Toro les observait attentivement, cherchant un numéro.

Quand il l'eut trouvé, il donna des ordres brefs au conducteur et la voiture passa sans ralentir devant l'objectif, vira au prochain croisement de rue pour s'immobiliser lentement contre un trottoir.

Les quatre hommes descendirent. Toro glissa un pistolet dans sa ceinture tandis que les trois autres le serraient de près comme pour le dissimuler.

Toro, le combattant cubain, ne voulait courir aucun risque. Il envoya Mano, un de ses hommes, se poster en sentinelle près de la maison.

Rafaël, le chauffeur, reçut l'ordre de rester près de la Cadillac en prévision d'un possible repli en catastrophe.

Le dernier homme, un nommé Emiliano, emboîta le pas à Toro dans une impasse parallèle à la rue principale. Ils s'immobilisèrent

bientôt devant un portillon en bois fermant un jardinet. Toro se dressa sur la pointe des pieds pour une inspection rapide, et ils entrèrent, se glissèrent sans bruit le long de la maison jusqu'à une porte dont Toro manipula doucement la poignée. Celle-ci était verrouillée de l'intérieur... Il fit un signe de tête à Emiliano puis balança un solide coup de pied dans la porte qui s'ouvrit béante avec un bruit de bois éclaté.

Les deux hommes plongèrent aussitôt dans la pièce, une cuisine encombrée de vaisselle sale et puant la mauvaise graisse. Ils se tinrent un instant immobile. Aucun bruit ne leur parvenait. Armes au poing, ils s'engagèrent dans un étroit corridor, l'un couvrant l'autre. Deux portes donnaient sur le couloir. L'une d'elle était ouverte et révélait une chambre vide. L'autre était fermée et le Cubain entendit un bruit de ferraille à travers la cloison.

Il enfonça le battant d'un violent coup d'épaule. Dans la chambre, un jeune type se bagarrait furieusement avec les stores de la fenêtre pour tenter de s'enfuir.

Toro et Emiliano se ruèrent sur lui et le saisirent au moment où il passait une jambe par-dessus l'appui de la fenêtre. Le gars se débattit nerveusement, balançant à l'aveuglette des coups de poing et de pied qui cessèrent quand Toro lui asséna un coup de la crosse de son revolver sur le crâne. Le fuyard devint tout mou et s'effondra sans connaissance sur le lit.

Toro regarda alors son compagnon et pointa le menton en direction de la porte.

— *La cocina*, aboya-t-il.

Emiliano lui répondit par un hochement de tête.

Ils empoignèrent leur captif et le tirèrent comme un sac de farine hors de la chambre puis le long de l'étroit corridor, jusqu'à la cuisine.

L'homme commença lentement à revenir à lui comme Toro et Emiliano l'asseyaient sur une chaise à haut dossier. Toro sortit ensuite de sa poche une paire de menottes qu'il lui passa aux poignets après en avoir glissé la chaîne dans un anneau de fer fiché dans le mur.

Emilio l'empoigna par sa tignasse huileuse et le gifla vigoureusement. Peu à peu la vie revenait derrière les yeux encore vitreux. Et bientôt le regard du prisonnier exprima l'effarement. Il avala péniblement sa salive et murmura dans un souffle :

— Toro...

— Julio, sourit dangereusement Toro.

Julio Rivera. Avec son air sournois et affolé tout à la fois. Et ses pensées semblaient s'emmêler dans sa cervelle.

Il n'avait guère changé depuis l'époque où il combattait aux côtés de Toro pour *Cuba Libre*. Ils étaient du même bord, alors, mais Toro n'avait jamais véritablement aimé Julio dont le visage de belette le

mettait mal à l'aise. Sans pouvoir se l'expliquer, Toro craignait Julio et l'avait toujours surveillé de beaucoup plus près que ses autres *soldados*. Puis, quand Raoul Ornelas avait commencé à semer le désordre dans les rangs de l'armée clandestine de Toro, Julio avait été le premier à le suivre...

— Je veux Raoul, lui dit simplement Toro.

— Raoul ?

Le prisonnier cherchait visiblement à gagner du temps.

— *Si, pendejo, Donde Esta ? Diga me, pronto.*

Rivera esquissa un sourire hargneux :

— *Chingatu...*

A nouveau Emiliano le gifla brutalement par deux fois, coupant net les insultes ordurières que Julio s'apprêtait à lancer.

— On essaye encore, Raoul, reprit patiemment Toro.

Rivera jeta un regard las à Emiliano et secoua la tête d'un air buté.

— *No se.*

Toro haussa les épaules et posa paisiblement son pistolet sur le rebord de l'évier. Puis il se mit en devoir de fouiller les placards, le long du mur, choisissant avec soin des ustensiles de cuisine qu'il posa un à un sur la table.

Un couteau à découper.

Un pic à glace.

Une tige en fer pour brochette.

Un tranchoir.

Rivera le regardait faire, les yeux écarquillés, tentant de dissimuler sa panique grandissante.

Sans lui prêter attention, Toro alluma un brûleur de la gazinière, s'empara ensuite du grand couteau à découper et lentement, minutieusement en chauffa la lame à la flamme. Lorsqu'elle devint rouge, il se tourna vers son prisonnier et le considéra avec ennui.

— Et maintenant, Julio, où est Raoul ?

Rivera cracha par terre. Il essaya ensuite de se battre avec ses menottes mais ne réussit qu'à se faire saigner les poignets. Puis ses yeux s'exorbitèrent devant l'acier brûlant qui s'approchait de son visage.

— Nous avons tout notre temps, dit Toro d'une voix calme et douce.

Et avec le temps, Rivera parla.

Il parla de Raoul Ornelas... de José 99... et de bien d'autres.

Quand les deux Cubains en eurent terminé avec lui, presque une heure plus tard, Toro savait qu'il lui fallait voir Bolan. Et au plus vite.

La vie du grand guerrier solitaire – leurs vies à tous dépendaient sans doute de cette entrevue...

CHAPITRE XII

Au volant de la Firebird, Mack Bolan se dirigeait vers sa nouvelle cible. La valise remplie de billets prise au Club Uhuru était posée sur le siège, à côté de lui.

Sa destination : Liberty City, le ghetto noir de Miami. Un quartier au sud de l'aéroport d'Opa-Locka, inconnu et même ignoré de la population blanche de la ville. Sur certaines cartes ne figurait même qu'un grand espace vide sans nom où le dédale des rues n'était pas tracé. Un no man's land de la violence qui, depuis quelque temps, connaissait, comme le reste de la ville, une criminalité grandissante.

Le nouvel objectif de Bolan était une maison de jeu clandestine, peu éloignée du Club Uhuru. La totalité des clients ainsi que le personnel étaient des Noirs, mais le tripot était une opération de la Mafia, gérée en sous-main – et pas tellement astucieusement, d'ailleurs – par un certain Dukey Aiuppa, dit le Duc.

Aiuppa s'appelait en vérité Vincenzo, mais il avait changé de nom à l'époque, bien ancienne déjà, où il était boxeur professionnel. Puis un jour, il avait découvert qu'il était beaucoup plus lucratif de mettre k.o. des hommes, des femmes, des enfants dans la rue, plutôt que de se battre sur un ring. Et maintenant, en fait de palmarès, il avait trente-cinq arrestations derrière lui, mais n'avait pas été condamné une seule fois. Ce natif de Brooklyn s'était fort bien adapté au climat de Floride; il avait accompli son chemin sans accroc notable et régnait sur son ghetto avec l'autorité d'un seigneur.

Son tripot était installé au premier étage d'un immeuble, au-dessus d'un bar fréquenté par une pègre de la pire espèce.

Bolan repéra sans difficulté l'établissement louche et se gara à l'écart de vieilles Cadillacs et de Lincolns pourries qui encombraient les trottoirs.

Vêtu d'un coûteux costume d'alpaga, il remonta la rue à pied sous l'œil hostile des piétons qui le dévisagèrent avec haine. Son Beretta 93 R était logé sous son aisselle gauche.

Il entra d'un pas décidé dans le bar louche où régnait une semi-obscureté, observant globalement les clients affalés autour des tables, occupés à prendre des paris. Certains levèrent la tête à son arrivée et chuchotèrent entre eux en ricanant. Puis il se dirigea vers un escalier en bois au fond de la salle.

Un Noir aux épaules de lutteur se tenait au bas des marches et regardait Bolan approcher avec une expression vaguement amusée sur son visage suant, couturé de cicatrices. Il était appuyé nonchalamment à la rampe.

— Qu'est-ce que tu cherches vieux ? bougonna-t-il avec un air dégoûté.

— Le Duc, répondit Bolan.

— Il attend pas de visite.

Bolan le gratifia d'un sourire aimable.

— C'est une surprise, camarade.

— Il aime pas les surprises, mec.

L'Exécuteur haussa les épaules et son sourire s'élargit. Il eut un geste coulé, à peine perceptible. La grosse armoire à glace ressentit une brusque douleur intolérable au bas-ventre et se plia en deux, ses pognes venant comprimer sa braguette. Un coup fulgurant frappé du tranchant de la main l'atteignit à la tempe, un autre à la gorge. Le grand tas de muscles poussa un soupir involontaire et s'affaissa bruyamment sur les marches, inerte.

Bolan se lança dans l'escalier, repéra sur le palier une porte unique qu'il ouvrit violemment.

Cinq visages éberlués se braquèrent dans sa direction : trois Blancs, deux Noirs. Ils étaient groupés autour d'un petit bureau recouvert de liasses de billets, de piles de pièces et de paris froissés. L'Exécuteur reconnut sans difficulté le Duc de Liberty City avec son nez cassé et ses oreilles en feuille de chou.

Le garde du corps le plus proche de la porte était en bras de chemise, son flingue bien en évidence sous son aisselle. Il s'avancait déjà d'un air menaçant, mais Bolan l'écarta d'un geste et attaqua sur un ton rageur :

— Qu'est-ce que ça veut dire, nom de Dieu ? glapit-il d'un air outragé en indiquant le fric et les paris épars sur le bureau. Tout devait être emballé, prêt à filer.

Aiuppa, après un furtif regard à ses hommes, posa des yeux sidérés sur Bolan :

— Emballer quoi ? Où est Jackson ? Et qui es-tu, toi, la grande gueule ?

Jackson devait être le tas de viande noire avachi au pied de l'escalier. Bolan ignore la question et reprit sur le même ton teigneux :

— Enfin, nom de Dieu ! personne vous a appelés ? On ne vous a pas fait passer le mot ?

— Quel mot ? siffla Aiuppa, méfiant et dérouté.

— Les fédés s'apprêtent à faire une descente, poursuivit l'Exécuteur en consultant sa montre avec un geste théâtral. Avec un peu de chance, il vous reste au maximum dix minutes.

Aiuppa leva une main comme un écolier qui demande la permission de parler.

— Du calme, mec, tu veux ? marmonna-t-il. Tu t'imagines qu'on entre ici comme dans un moulin et que...

— Tu vas rester planté comme un piquet et regarder les flics empocher toute l'oseille ? gronda Bolan. Tu crois que t'en as les moyens, Duc ?

Aiuppa le fusilla du regard :

— T'as peut-être intérêt à te présenter, mec.

Bolan fouilla dans la poche de son costume et les autres instinctivement portèrent la main à leurs armes. Mais Bolan ne sortit que sa carte d'As noir qu'il balança en travers de la table, au milieu des liasses de billets.

Aiuppa la regarda un long moment sans mot dire, essayant de comprendre. Puis son regard remonta vers Bolan qui y lut l'hésitation et l'appréhension.

— Ça fait une paie qu'on en a pas vu, dit enfin le mafioso.

Il se redressa et bomba le torse.

— Ça ne suffit pas, ajouta-t-il en hochant la tête.

— OK, fit Bolan. Tu préfères sans doute annoncer aux amis d'en haut que tu as paumé connement tout ce fric...

Aiuppa n'eut qu'une courte hésitation :

— Je prends le risque.

La situation se tendait, devenait électrique. Soudain, la porte fut repoussée avec fracas et la masse sombre de Jackson débarqua en titubant dans la pièce.

Bolan réagit d'instinct. Il saisit le videur par le bras et le projeta à travers la pièce. L'immense Noir retomba lourdement à plat sur le bureau tandis que les hommes, les billets, les paris volaient aux quatre coins de la pièce.

Aiuppa recula d'un bond en couinant.

Tous les autres avaient plongé à couvert, mais le Beretta silencieux entraînait déjà en action.

Le garde du corps en bras de chemise avait empoigné son .38 et se redressait tandis que son voisin tirait trop précipitamment, avec un .45, ratant sa cible d'au moins un mètre. Bolan les neutralisa l'un et l'autre avec un double chuintement du Beretta qui leur transforma la tête en magma pourpre.

Les deux autres, un Noir trapu et un Blanc longiforme, moururent sans comprendre, le front éclaté alors qu'ils commençaient seulement à dégainer.

Jackson reprenait ses esprits, se débattait sur le bureau pour retrouver son équilibre, secouant la tête comme un animal sonné. Aiuppa essayait de s'accroupir derrière le meuble pour se protéger. Il tira aveuglément deux coups de feu qui firent un boucan énorme.

Le tir suivant du Beretta fut pour Jackson dont une partie du visage vola en éclat sur la chemise blanche de son chef mafioso. Mais ce dernier n'eut pas le temps de se plaindre : une nouvelle balle

s'enfonça au milieu de sa face paniquée et il partit à la renverse avec un geyser de sang qui éclaboussa les murs et gicla jusqu'au plafond.

Bolan demeura un instant immobile, puis il alla reprendre sa carte d'As noir qu'il remplaça par une médaille de tireur d'élite, judicieusement placée en évidence au milieu du fouillis de billets, de pièces et de paris.

Puis il sortit.

En bas, la salle s'était subitement vidée. Quelques chaises étaient renversées. Seul un barman passait prudemment le haut de sa tête au-dessus du comptoir.

L'Exécuteur était passé au stade intermédiaire de son opération à Miami : déstabiliser les structures ennemies et semer la panique pour provoquer la confusion chez les grosses têtes.

Il se dirigeait vers l'endroit où il avait garé la Firebird quand il entendit des bruits de voix et une course précipitée derrière lui. Brusquement, il sut qu'il ne rejoindrait jamais sa voiture.

Les truands du bar n'avaient déserté l'établissement minable que pour l'attendre dans la rue... Des coups de feu commencèrent à éclater, les projectiles percutant les tas d'ordures, rebondissant sur les containers en tôle avec un bruit étourdissant.

Une balle siffla aux oreilles de Bolan qui bondit à couvert derrière une énorme poubelle. Celle-ci prit le projectile et résonna comme une monstrueuse cloche.

Encore cinq mètres, pas davantage et la rue s'ouvrait devant Bolan.

Il bondit de derrière la poubelle, la tête enfoncée dans les épaules et se rua de l'avant, s'attendant à tout instant à sentir une balle se ficher entre ses omoplates.

Mais sa course ultime dut prendre ses poursuivants au dépourvu. Leur tir ne fut qu'un lamentable crépitement rageur et inefficace.

Bolan enfin déboucha sur la rue ensoleillée à l'instant précis où une voiture de sport décapotable rouge freina des quatre roues en l'évitant de justesse.

Une femme était accrochée au volant. Une femme que Bolan reconnut en un flash. Il l'avait rencontrée une première fois dans le lit de Tommy Drake.

En la circonstance, elle était évidemment habillée, mais non moins séduisante pour autant, bien que ses traits fussent tendus. Elle se pencha vivement et ouvrit de l'intérieur la portière côté passager.

— Montez ! Dépêchez-vous ! cria-t-elle.

Bolan prit sa décision à l'instinct. Il attrapa le bord de la portière et s'élança dans l'habitacle. La fille écrasa l'accélérateur, faisant bondir la petite voiture de sport avec un violent crissement de pneus. Bien avant que les tueurs aient atteint la rue ensoleillée, le bolide rouge avait disparu.

Son destin venait de prendre un virage inattendu.

CHAPITRE XIII

— Vous n'avez plus besoin de ceci, dit la jeune femme d'un ton crispé en jetant un coup d'œil ostensible sur le Beretta que Bolan tenait toujours à la main.

L'Exécuteur hésita un moment, considéra son arme avec une grimace et la rangea dans son holster.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Loin d'ici. Quelque part à l'abri.

— Cela n'existe pas.

— Peut-être, mais on peut toujours essayer. Vous étiez plutôt en mauvaise posture.

— Vous ne m'en voulez pas d'avoir liquidé Tommy ? fit Bolan.

La jeune femme eut un rictus écœuré avant de s'exclamer :

— Drake était une ordure !

Il leva un sourcil surpris :

— Si c'est vous qui le dites...

Il n'acheva pas sa phrase, mais la fille comprit la question informulée. Pendant un moment elle garda le silence.

Ils roulaient dans la 103e Rue, assez loin du ghetto de Liberty City dont le souvenir sinistre s'estompait déjà.

Enfin elle reprit la parole :

— Je sais précisément ce que je fais... Comme vous, *Matador*.

Bolan sentit des picotements le long de sa colonne vertébrale.

— Nous nous connaissons ?

Elle le gratifia d'un petit sourire mystérieux.

— Pas besoin de présentations. Vous êtes exactement tel que ma sœur vous avait décrit.

Bolan fronça les sourcils en l'observant attentivement. Et lentement, progressivement quelque chose s'éveilla tout au fond de sa mémoire : ses yeux, son visage... un souvenir vague encore mais bien présent et curieusement douloureux.

— Votre sœur ? murmura-t-il.

— Margarita.

La jeune femme avait prononcé le nom d'une voix si triste que le souvenir brusquement se fit net, précis, dans la mémoire de Bolan, et le frappa comme un coup de poing. Il ne dit rien pendant quelques secondes, dévisageant toujours sa compagne puis il se détourna et regarda d'un œil absent la rue autour d'eux.

Il se rappelait clairement Margarita, la courageuse *soldada* qui se battait pour la cause des exilés. Il se revoyait la tenant dans ses bras, morte, ignoblement mutilée par les monstres de *Cosa Nostra* qui

l'avaient inutilement torturée, espérant qu'elle révélerait les faits et gestes de Bolan... Et il l'avait retrouvée... Trop tard. Bien trop tard... Il avait aussi retrouvé ses bourreaux et avait semé la désolation dans les rangs de la Mafia de Floride, poussé par un inextinguible désir de vengeance.

Margarita !

— Elle était courageuse, murmura enfin Bolan, mais tout en prononçant ces mots il savait qu'ils étaient stupides, fades, insuffisants.

La jeune femme avait perdu un peu de sa tristesse et son regard reflétait à présent une sorte de fierté.

— Si, dit-elle, et je suis engagée dans une guerre pour sa mémoire. Pour le souvenir de Margarita.

— Une action personnelle ou en service commandé ?

Elle hocha la tête.

— Je suis aussi un agent auxiliaire de la police fédérale. On m'avait envoyée auprès de Tommy Drake en mission de renseignement. Il aurait été arrêté sous peu.

— Désolé, je n'ai pas eu la patience d'attendre.

— Aucune importance. Il était trop ignoble à vivre et je suis heureuse d'avoir assisté à sa mort.

Elle avait parlé avec une ardeur presque indécente, mais Bolan connaissait trop bien les sentiments qui l'agitaient. Tout en elle signifiait clairement sa détermination à parvenir au but qu'elle s'était fixé.

Courageuse *soldada*, elle aussi. Sans aucun doute.

L'Exécuteur préféra changer de sujet :

— Vous avez sans doute un nom ?

Elle eut un nouveau sourire merveilleux mais sans âge :

— Evangelina.

Bolan lui rendit son sourire avant de reprendre :

— Parons au plus pressé, Evangelina : on a sans doute repéré votre véhicule, là-bas à Liberty City.

Elle haussa les épaules :

— C'est une voiture de location enregistrée sous un faux nom. Dès que nous serons à l'abri, j'appellerai mon contact qui fera le nécessaire.

— Et que ferez-vous, ensuite ?

— Je veux vous aider, répondit-elle simplement.

Bolan secoua la tête avec véhémence.

— Vous en avez déjà fait suffisamment pour moi, dit-il fermement. Descendez-moi ici.

Elle était apparemment aussi obstinée que sa sœur. Son regard se planta dans le sien.

— Vous croyez que je ne sais pas me battre parce que je suis une femme ?

— Pas du tout, rétorqua Bolan qui se rappelait trop bien la fin atroce de Margarita. Je pense simplement que vous avez assez payé dans une guerre qui n'est pas la vôtre.

— C'est *ma* guerre ! s'exclama Evangelina. Vous croyez que j'ai peur de subir le même sort que Margarita ? Mais je me bat à cause d'elle !

— Les temps ont changé, Evangelina. La guerre aussi. Aujourd'hui l'ennemi est différent et les enjeux beaucoup plus graves.

— Ils sont plus graves que la vie, peut-être ? rétorqua-t-elle. Plus graves que la dignité humaine ?

L'Exécuteur se tut de longues secondes. Il comprenait si bien ce que ressentait la jeune femme, ce qu'elle voulait... mais il ne pouvait se résoudre à l'engager davantage...

— Vous parlez comme votre sœur, dit-il enfin.

— Alors vous savez que l'on ne me décourage pas facilement.

— Je vais finir par le croire.

Elle parut hésiter, puis demanda d'une petite voix timide :

— Vous... vous voulez bien que je vous aide ?

— J'ai perdu ma voiture quelque part dans Liberty City. Vous pourriez me laisser devant un taxi.

Elle lui sourit à nouveau, plus confiante, cette fois :

— Dites-moi où vous voulez aller. Je vous y emmène.

Bolan soupira.

— D'accord.

Il lui donna l'adresse de John Hannon et tout deux continuèrent la route en silence, perdus dans leurs pensées. Bolan se sentait vaguement coupable et il était triste aussi.

Mais l'Exécuteur avait appris à vivre avec sa culpabilité, sa colère, sa tristesse.

Il ne supporterait pourtant pas de voir couler le sang de cette innocente.

Elle avait déjà pris trop de risques. La guerre de Bolan lui avait coûté son enfance et son adolescence. Toute jeune, elle avait dû s'engager et, pour lutter, avait été forcée de bafouer son honneur et sa dignité...

Bolan ne la méprisait pas de s'être servie de son corps pour infiltrer les rangs des vampires de la Mafia. Elle avait utilisé au mieux ses armes naturelles. Il l'admirait pour son courage et sa détermination. S'il devait blâmer quelqu'un, c'était lui et personne d'autre. Aujourd'hui, Evangelina aurait pu être étudiante à l'université, ou tout simplement une jeune femme heureusement mariée avec des enfants et une jolie maison.

Alors qu'à présent, elle traversait Miami avec un fugitif dans sa voiture...

Même s'il devait tromper Evangelina pour la mettre à l'abri, il n'hésiterait pas. Le tout était de trouver un endroit sûr.

Or il n'existait rien de tel à Miami...

Bolan ferma les yeux et se laissa bercer par le bruit du moteur.

A moins de trouver un compromis. Quelqu'un de son bord pour la protéger.

CHAPITRE XIV

John Hannon habitait une maison modeste mais bien entretenue dans le quartier paisible de Hallandale, au nord de Miami. Bolan l'avait appelé par téléphone d'une cabine publique et l'ancien inspecteur de police les attendait. Quand Evangelina engagea la voiture dans la petite allée d'accès, Bolan repéra Hannon sous l'abri servant de garage adjacent à la maison. Evangelina rangea la voiture à côté de celle de Hannon.

L'ancien flic les accueillit aimablement et s'il fut étonné par la présence de la jeune femme, n'en laissa rien paraître. Il précéda ses hôtes dans la maison, les invita à s'installer dans le petit salon. Bolan remarqua tout de suite le fusil anti-émeute posé dans un coin, à portée de main, et comprit que Hannon s'attendait à des ennuis.

— Vous n'avez pas perdu votre temps, lui dit l'ancien inspecteur de police en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Vous avez eu des échos ? sourit Bolan.

— Des échos, c'est un euphémisme, sourit Hannon. Disons plutôt que vos petites visites ont déclenché un tonnerre de tous les diables. Toute la ville en parle. Même la télé a fait un reportage, ce soir.

Bolan ricana :

— J'en suis ravi. C'est l'effet que j'attendais.

— Rassurez-vous, c'est chose faite. Avez-vous découvert des indices intéressants ? lui demanda Hannon dont le ton se faisait pressant, tout à coup.

Evangelina avisa la salle de bains, s'excusa et s'éclipsa.

Dès qu'ils furent seuls, Hannon demanda :

— Où avez-vous péché cette fille ?

— Devant le ghetto d'Aiuppa, lui répondit Bolan et comme l'ex-inspecteur haussait des sourcils stupéfaits, il expliqua :

— Ce n'est pas ce que vous pensez. Elle est agent secret fédéral. Elle cuisinait Tommy Drake.

— J'ai bien peur qu'elle se trouve au chômage, gloussa Hannon. Mais revenons à notre problème : qu'avez-vous découvert ?

— Je m'occupe de votre Cubain par la bande, lui dit Bolan. Je n'ai encore rien de solide pour l'instant, mais je suis en contact avec quelqu'un qui pourrait peut-être le faire sortir de son trou.

Le visage de Hannon se durcit :

— Ce quelqu'un ne s'appellerait pas Toro, par hasard ?

Bolan le regarda droit dans les yeux sans ciller :

— Ça vous ennuerait, John ?

— C'est drôle, fit pensivement Hannon. On l'a aidé à s'enfuir de sa

prison, ce matin. Du boulot propre, net et sans bavure. Depuis, la police fouille tous les buissons depuis Miami jusqu'à Tallahassee dans l'espoir de le retrouver.

Bolan ne répondit pas tout de suite, se contenta de dévisager Hannon. Quand enfin, il parla, il était grave, résolu :

— Si Toro peut m'aider dans ma mission actuelle, je lui en serai reconnaissant et tâcherai de lui rendre la pareille.

— Si je comprends bien, la fin justifie les moyens, rétorqua durement Hannon.

Bolan fronça les sourcils :

— Tout dépend de la fin... et des moyens... Et vous, qu'avez-vous découvert, de votre côté ?

Le policier ne répondit pas tout de suite. L'idée de faire évader quelqu'un de prison le choquait visiblement. Hannon, en bon flic consciencieux, avait travaillé des années à faire rentrer des criminels au trou et à les y maintenir. Sa réaction était assez compréhensive, mais ne changeait en rien la façon de penser de Bolan.

Parfois, oui, la fin justifiait les moyens. La libération de Toro en était la preuve.

Hannon se décida enfin à répondre d'un ton ennuyé :

— Je n'ai strictement rien découvert. Un zéro pointé ! Pas la moindre trace de ce José 99 et je n'ose pas faire trop de bruit pour éviter l'affolement.

— Ce n'est pas grave, soupira Bolan qui hésita avant de poursuivre comme à regret :

— Puis-je vous demander un service, John ?

— Allez-y. D'accord d'avance.

Il n'avait pas eu le temps de formuler sa demande quand Evangelina réapparut au salon. Elle avait recoiffé ses beaux cheveux sombres et paraissait toute fraîche. Une fois encore, Bolan fut frappé de sa ressemblance avec sa sœur Margarita et s'étonna de ne pas l'avoir remarquée tout de suite.

— Où allons-nous maintenant ? s'enquit aussitôt la jeune femme, s'adressant aux deux hommes à la fois mais concentrant son attention sur l'Exécuteur.

— Vous n'allez nulle part, Evangelina, dit Bolan avec fermeté. Vous restez ici quelque temps pour des raisons de sécurité.

Du coin de l'œil, il observa le regard stupéfait de Hannon.

— Je reste ici ? répéta Evangelina, incrédule, debout au milieu du salon. Ça, certainement pas !

Bolan hocha la tête :

— Désolé, mais je ne peux pas vous emmener avec moi.

Une lueur de colère apparut sur le visage d'Evangelina :

— Je sais prendre soin de moi, *Señor Matador* ! rugit-elle. Je suis

une combattante, *una soldada*, comme vous !

— Pas tout à fait, rétorqua Bolan en se levant pour s'approcher d'elle. Vous rappelez-vous la dernière fois où vous avez tué un homme à bout portant ? Vous souvenez-vous de l'odeur de son sang, quand vous avez appuyé sur la détente du revolver que vous teniez plaqué contre son front ?

Tout en parlant, il pointait un doigt sur le joli visage de la jeune femme et le posa entre ses deux yeux.

Elle frissonna mais ne fit pas mine de se dégager. Bolan poursuivit durement :

— Avez-vous déjà étranglé un homme, Evangelina ? Cinq hommes, dix hommes, cent hommes ? Connaissez-vous l'horrible sentiment que l'on éprouve à serrer la gorge de quelqu'un qui se débat, et à le sentir faiblir puis retomber tout mou, sans vie ? C'est quelque chose d'affreux. Oter une vie n'est pas aussi simple que de coucher avec la Mafia.

Une larme glissait doucement sur le visage satiné de la jeune femme :

— Je n'ai jamais tué personne, admit-elle d'une voix à peine audible, mais j'en serais capable, je le sais.

— Ne souhaitez pas que l'occasion vous en soit offerte trop vite, lui dit Bolan, radouci, tandis que d'une main caressante, il essuyait la joue humide.

— Je suis un soldat, protesta-t-elle encore.

— Dans ce cas, restez en vie afin de vous battre dans une autre guerre.

— J'ai choisi celle-ci, rétorqua-t-elle d'une toute petite voix.

— Je n'ai plus le temps de discuter, lui répondit l'Exécuteur, dur à nouveau. Je dois m'en aller et j'ai besoin des clés de votre voiture.

La jeune femme n'hésita qu'une fraction de seconde avant de fouiller son sac pour en sortir ce qui lui était demandé. Bolan se tourna alors vers Hannon avec un sourire d'excuse.

— Je serai de retour dès que possible, John.

Si je le peux, songea-t-il. Derrière l'ancien policier, il voyait Evangelina qui le dévorait des yeux.

Elle ne lui rendit pourtant pas son geste d'adieu.

— Nous ne bougerons pas d'ici, assura Hannon à l'Exécuteur tout en jetant un bref regard à la jeune femme qui lentement hocha la tête.

Bolan sortit en formulant une muette prière. Pour que les deux êtres qu'il abandonnait derrière lui – deux êtres propres, honnêtes, courageux – n'essuient pas trop durement les retombées d'une guerre qui n'était pas la leur... qu'ils n'avaient pas voulue...

CHAPITRE XV

Raoul Ornelas entendait le téléphone sonner interminablement à l'autre bout de la pièce : sa fureur grandissait de seconde en seconde.

Sept. Huit. Neuf.

À la dixième sonnerie, il souleva puis raccrocha la combiné avec violence et jura à haute voix. Cette manifestation d'humeur était quelque peu déplacée chez un homme réputé pour son calme et son sang-froid en toute circonstance, mais ce matin, Raoul avait du mal à dominer les émotions qui le ravageaient intérieurement.

Depuis des heures il essayait de joindre Julio Rivera, son premier lieutenant. En fait, il s'était rué sur son téléphone dès qu'il avait appris les nouvelles dramatiques de la matinée. Or Julio n'était pas chez lui, et ça ne lui ressemblait pas. Il ne quittait jamais son domicile le matin. Même quand il passait la nuit avec une pute, il se débrouillait toujours pour rentrer aux petites heures de l'aube.

En même temps que la rage, Ornelas sentait insinueusement poindre en lui un curieux sentiment d'insécurité qui ressemblait fort à de la trouille. Le Cubain pourtant était toujours très sûr de lui; mais il avait pas mal de soucis, ces derniers temps.

Depuis douze heures, il n'entendait parler que de catastrophes; sans lien apparent, elles n'en donnaient pas moins la désagréable impression que le monde d'Ornelas – celui dans lequel il prospérait – menaçait de s'écrouler.

Raoul s'interdit de s'appesantir davantage sur ces idées pessimistes. Il lui fallait se reprendre en main, réfléchir calmement à la situation.

Il avait besoin de réponses rapides, mais le pire, c'est qu'il ne savait pas encore comment formuler les questions...

Si l'on reprenait les choses par le début, il y avait d'abord eu la mort de Tommy Drake, ou plutôt son assassinat. Quelqu'un avait pénétré dans sa propriété et l'avait descendu ainsi que ses gardes du corps. Du travail propre...

Un business de vrai professionnel.

Mais un sacré emmerdement pour Ornelas qui se voyait privé brutalement de son fournisseur de cocaïne et allait être obligé de trouver de nouveaux contacts, de passer de nouveaux contrats avec tous les aléas que cela comportait.

Il se demandait aussi si la descente chez Drake avait un lien avec le fiasco de l'expédition montée contre John Hannon. Drake avait chargé ses meilleurs tueurs d'abattre l'ancien flic pourri; ceux-ci avaient loupé leur cible, et n'avaient récolté en échange que des pruneaux dans le bide.

Ornelas ne croyait pas au hasard, moins encore aux coïncidences. Il se doutait bien que les deux faits étaient liés, mais il ne voyait pas encore comment. Il lui fallait au moins une piste, un indice pour identifier les assassins de Drake.

L'évasion de Toro le Cubain était un souci beaucoup plus préoccupant encore pour Ornelas. C'était bien le pire qu'il pouvait lui arriver, surtout à ce moment précis, la veille même du jour où devait se matérialiser le rêve le plus audacieux de Raoul... Et là encore, il ne fallait pas voir l'effet du hasard.

Car si Ornelas avait survécu si longtemps dans ce monde éternellement en guerre, c'est parce qu'il n'avait jamais cru au hasard, précisément. Le hasard, c'est l'ignorance, et l'ignorance, c'est la mort, dans l'univers des fauves où il évoluait.

Certes, Raoul Ornelas était angoissé, et il avait de bonnes raisons de l'être : quelque chose se tramait à Miami en ce moment même et il n'avait aucune idée de ce que c'était exactement. Il lui fallait de toute urgence identifier l'ennemi et frapper avec violence en profitant de l'effet de surprise.

C'était la loi de la jungle et à ce jour, elle avait toujours fonctionné.

Raoul Ornelas n'était pas un bleu !

Tout jeune, à peine adolescent, Ornelas était entré dans les rangs de Castro pour lutter contre l'ignoble Batista et renverser la dictature qui opprimait son peuple depuis plus d'une génération. Un de ses frères était mort dans la lutte, avant ce Premier janvier 1959, date de la prise du pouvoir triomphale de Castro à la Havane. Et peu à peu, Ornelas comme ses frères s'était vu trompé dans ses espoirs les plus chers, bafoué dans son idéal, comme arrivaient les fameux « conseillers » soviétiques, et que Fidel reconnaissait implicitement l'appartenance communiste de son régime. Ornelas avait fui son pays avec la première vague d'émigrés. Il s'était établi en Floride en se jurant qu'un jour il retournerait à Cuba gagner la guerre que Castro avait perdue pour son peuple.

A Miami, il avait tout de suite rejoint le mouvement anticastriste que le gouvernement américain regardait d'un œil bienveillant.

Et puis un jour, la CIA l'avait contacté et lui avait montré comment utiliser son expérience et ses compétences de combattant. Mais son passage parmi les troupes spéciales de Langley lui avait appris aussi l'importance du pouvoir de l'argent et l'intérêt de savoir se créer certaines relations. Dans le milieu de la Mafia, notamment.

Pour la CIA, tout et n'importe quoi était un moyen de servir la grande cause...

Après la débâcle de la Baie des Cochons, Ornelas avait vu le gouvernement américain retourner sa veste et trahir les exilés cubains.

Peu à peu, les camps d'entraînement de Floride et de Louisiane avaient été fermés, les chefs des mouvements nationalistes cubains, arrêtés, et finalement les Etats-Unis avaient reconnu le régime de Fidel Castro.

Depuis lors, ni la crise des missiles ni rien de ce qui s'était passé à partir de 1961 n'avait véritablement ému Ornelas. Il savait que seul comptait l'objectif ultime; peu importait les idéologies dont on pouvait changer comme de chemise...

La puissance, l'argent : voilà quelles étaient les deux réalités pour lesquelles il fallait se battre, et Ornelas était bien décidé à le faire quoi qu'il lui en coûte.

Travaillant en indépendant pour ceux qui payaient ses services, Ornelas s'était vendu, au fil des années. Aujourd'hui, la drogue et le terrorisme étaient ses deux sources de profit. Demain...

Demain était bien ce qui l'inquiétait le plus. Un raz de marée s'apprêtait à déferler sur Miami et, dans l'immédiat, Raoul ne savait même pas d'où soufflait le vent. Il avait paumé son principal fournisseur de cocaïne, ainsi qu'un de ses plus importants exploitants de tripots; enfin et surtout, Toro était en liberté et sans doute déjà lui courait aux fesses.

Toro !

Les deux hommes étaient amis, autrefois, du temps de leur jeunesse quand ils combattaient côte à côte pour *Cuba Libre*; mais Toro n'avait jamais su dépasser le stade de son idéalisme candide. Jamais il ne s'était adapté aux dures réalités de la puissance et de l'argent. Il avait toujours refusé d'ouvrir les yeux sur la vie. Du coup, il était devenu un obstacle qu'Ornelas avait dû écarter pour continuer son chemin sans encombre.

Ça avait été facile, du reste. L'honnêteté de Toro, sa loyauté, son sens de l'honneur, s'étaient retournés contre lui.

Raoul, pourtant, s'était refusé à tuer Toro. Il s'était contenté de le dénoncer et de le faire mettre à l'ombre; une erreur, sans doute. Une erreur qu'il risquait sous peu de regretter amèrement.

Toro s'était évadé, aidé dans sa fuite par des mains et des moyens inconnus... Et brusquement, la vie, l'avenir, prenaient un aspect incertain pour Raoul Ornelas.

Jusque-là, tout avait marché comme sur des roulettes; la machine semblait fonctionner avec une admirable précision. Quant à l'argent, Raoul en avait déjà reçu la plus grosse partie et l'avait versée sans attendre à son compte secret.

La brusque pensée de son client rendit Ornelas plus nerveux encore : il avait été payé d'avance. On attendait de lui qu'il respecte son contrat. Or voilà qu'au tout dernier moment, la tempête déferlait. Et il était trop tard pour annuler l'opération.

Pour la première fois de sa vie, Raoul Ornelas se demandait s'il aurait assez de nerfs pour remplir sa mission.

Pendant de longues minutes, il hésita sur la conduite à tenir, son esprit battant la campagne à la recherche d'une solution.

CHAPITRE XVI

L'ambassade de Cuba à Miami est une mini-forteresse où rien n'est laissé au hasard. Ses occupants, se sachant entourés par des milliers de compatriotes hostiles ne plaisantent pas avec leur sécurité.

Les jardiniers chargés d'entretenir avec soin les pelouses et les parterres de fleurs sont en réalité des gardes armés, et à la nuit tombée, des sentinelles en uniformes plus classiques prennent position aux points vulnérables. Des hommes dressés à tirer avant de poser des questions.

Les grilles d'entrée, ainsi que les murs d'enceinte sont renforcées de plaques de blindage et surveillées en permanence à travers un système vidéo complexe. Enfin, les fenêtres du bâtiment sont équipées de vitre anti-balles et couplées à un dispositif d'alarme électronique.

En dépit de toutes ces précautions, les occupants de l'ambassade ne se sentent jamais très à l'aise à l'intérieur de cet avant-poste castriste.

Jorge Ybarra était l'attaché culturel en poste à Miami, un homme connu dans les milieux diplomatiques de Floride comme beaucoup plus intéressé par l'art, la littérature et le bon vin que par la politique.

Le FBI et la CIA pourtant n'étaient pas dupes et leurs agents savaient qu'Ybarra était en fait un membre influent de la DGI, la police secrète de Fidel Castro.

La *Dirrecion General de Inteligencia* est connue dans l'ensemble du monde occidental pour ses manœuvres terroristes et révolutionnaires visant à répandre l'idéologie communiste et à déstabiliser les Etats-Unis. Une organisation redoutable, occultement téléguidée par Moscou.

Dès le départ, Jorge Ybarra avait choisi de combattre dans l'ombre. Il préférait le clair-obscur aux feux de la rampe. Il s'était d'abord battu aux côtés de Guevara en Bolivie avant que ce dernier ne soit vendu par des traîtres et abattu. Plus tard, en tant que membre influent de la DGI, Ybarra était parti servir Castro au Chili puis au Salvador avant d'être en poste à Miami.

Ybarra était spécialisé dans l'insurrection terroriste. Il avait été formé à la Havane avant d'être envoyé à la célèbre Université Patrice Lumumba, en Union soviétique. Et Ybarra était passé maître dans l'art de manigancer des « incidents », d'organiser des assassinats, bref, de planifier tout ce qui caractérise la guérilla en milieu urbain.

Il était presque midi et le chef de section de la DGI se trouvait seul dans son bureau, réfléchissant aux ultimes détails de sa toute dernière opération. Le « coup » de loin le plus important de sa carrière. Tout avait marché sans heurt jusqu'à ces dernières heures; et voilà que

Ybarra commençait à se demander si les choses n'allaient pas tourner au vinaigre.

Jorge Ybarra, pourtant, n'était jamais angoissé. Il était parfois perplexe, mais ne le restait jamais longtemps. Il lui arrivait aussi d'être préoccupé mais cela ne durait que le temps qu'il trouve un moyen de supprimer la cause de sa préoccupation. La notion d'échec n'intervenait jamais dans ses projets ni dans ses plans, il considérait le défaitisme comme le fléau des combattants de métier. Le défaitisme à la longue rendait les soldats impuissants, inefficaces.

Or, Ybarra tenait l'efficacité comme la première vertu de l'homme. Pour lui, les problèmes n'existaient que pour être résolus et généralement il les accueillait avec intérêt, y voyant un moyen de vérifier que son esprit inventif fonctionnait toujours.

Pourtant, ce matin, les bruits rapportés par ses indicateurs ne lui plaisaient pas du tout.

De toute évidence, des nuages grisâtres s'amoncelaient à l'horizon.

Le téléphone sonna sur son bureau. C'était sa ligne privée et l'attaché culturel fronça les sourcils. Il ne décrocha qu'à la quatrième sonnerie et approcha avec méfiance le combiné de son oreille.

— Oui ?

— *C'est José. La ligne est sûre ?*

Tous les jours et même plusieurs fois par jour, Ybarra faisait vérifier les lignes de l'ambassade. Une précaution élémentaire.

— Vous pouvez parler, assura-t-il.

— *Vous avez entendu les nouvelles ?*

— On dit beaucoup de choses. Soyez un peu plus précis.

— *Toro, Drake et le reste...*

Ybarra était au courant, évidemment. Toutes les émissions radio et télévisées étaient captées en permanence dans le sous-sol de l'ambassade.

Il poussa un soupir las.

— Il se produit des incidents tous les jours à Miami, observa-t-il avec une pointe d'agacement.

— *Aujourd'hui, c'est un peu spécial. J'ai peur que cela soit très ennuyeux pour nos projets... Il y a Toro...*

Ybarra le coupa :

— Vous me parlez d'un homme seul et traqué. Ce n'est pas lui qui vous affole, tout de même ?

— *Il y a Tommy Drake, aussi...*

— C'est votre problème, coupa Ybarra. Souvenez-vous que vous avez été payé. A défaut d'idéal, sachez au moins mériter l'argent que vous avez touché. Suis-je clair ?

— *Si. Yo comprendo*, fit son interlocuteur, le souffle court.

— *Bien.*

Et sans laisser à l'autre le temps de poursuivre, Ybarra raccrocha. Il était certain que « José » avait saisi la menace, sous les mots anodins et le ton poli.

L'attaché culturel reporta ses pensées sur Tommy Drake. L'assassinat du trafiquant perturberait peut-être un peu le marché de la drogue dans le sud de la Floride, mais pas longtemps. Un nouveau Tommy Drake surgirait tôt ou tard, et la cocaïne et l'héroïne de Cuba continueraient à se déverser sur le continent américain.

Quant à l'évasion de Toro, Ybarra comprenait qu'elle inquiète « José », mais lui-même s'en moquait éperdument. Toro n'était jamais qu'un illuminé parmi des milliers d'autres qui hantaient les rues de Miami. Un cinglé de la droite. Tout comme ses semblables, il n'hésiterait pas à abattre Ybarra s'il en avait l'occasion, mais « l'attaché culturel » n'offrait jamais ce genre d'occasion à qui que ce soit.

Ybarra était un survivant par instinct et par formation. Il se sourit à lui-même tout en allumant un mince *cheroot* dont il aspira goulument la fumée âcre avant de l'exhaler en ronds bleutés vers le plafond. Demain verrait la réalisation de *son* Projet.

« José » ?... Il y aurait un moyen facile de s'en débarrasser : il suffisait de retrouver le fameux Toro et de ménager un tête-à-tête aux deux hommes.

Brusquement, Ybarra éclata de rire, trouvant sa dernière idée hilarante.

Et demain, ce serait l'apothéose. Demain, le capitalisme pourri découvrirait la violence sur son territoire. Une nouvelle forme de violence comme personne n'imaginait qu'elle put exister... Et Ybarra observerait leur réaction en se frottant les mains.

CHAPITRE XVII

Evangelina s'était installée près d'une fenêtre. Elle observait la rue. Une voiture passa : la première en dix minutes. Puis la jeune femme suivit des yeux un groupe d'enfants qui rentraient de l'école et ce spectacle paisible l'émut tant il lui parut étranger à la vie qu'elle s'était choisie.

La voix de John Hannon la tira de ses pensées :

— Vous le connaissez depuis longtemps ? lui demanda l'inspecteur de police.

Il fallut une seconde à la jeune femme pour comprendre de qui il parlait.

— Je le découvre à peine, répondit-elle. En fait, nous nous sommes rencontrés pour la première fois la nuit dernière.

Elle se revit un instant nue sur le lit de Tommy Drake, tandis que l'Exécuteur surgissait de l'ombre. Elle se rappela son moment de panique quand elle avait cru à une descente de la Mafia, sachant qu'en la circonstance elle ne serait pas davantage épargnée que Tommy. Et elle ressentit à nouveau ce soulagement extraordinaire quand le grand homme en noir avait disparu, la laissant en vie.

— J'ai cru comprendre que vous l'aviez aidé, reprit Hannon en essayant de prendre un ton détaché.

Evangelina haussa les épaules :

— C'était peu de chose.

Hannon eut un sourire de connivence.

— Eh bien, voyez-vous, ça s'est passé en sens inverse avec moi. C'est lui qui m'a sauvé la vie. Peu de chose, n'est-ce pas ?

Evangelina le regarda avec attention avant de murmurer :

— On dirait que vous tenez beaucoup à lui ?

Hannon parut embarrassé et répondit en hésitant :

— Oh, vous savez, ces temps-ci, je ne sais plus très bien à qui et à quoi je tiens. Et vous ?

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre car le téléphone se mit à sonner. L'appareil était situé dans le passage conduisant à la cuisine et Hannon se leva pour aller répondre.

Il s'annonça et resta silencieux un long moment, écoutant son interlocuteur. Enfin il dit d'un ton soucieux :

— Je comprends. Oui... Bien sûr, je trouverai. D'accord.

Il avait l'air sombre et préoccupé quand il raccrocha. Il traversa le petit salon et se posta devant une fenêtre, les sourcils froncés. Puis il se retourna vers la jeune femme.

— Il faut que je sorte, annonça-t-il. Restez ici, vous y serez en

sécurité.

La jeune femme secoua vivement la tête :

— Pas question, je vous accompagne.

— Je n'ai pas le droit de vous emmener, Evangelina. J'ai promis à Mack de...

— Comment vieillerez-vous sur moi quand vous serez parti ? rétorqua-t-elle ironiquement.

— J'ignore les risques qui m'attendent et je ne veux pas vous les faire courir.

Elle lui lança un petit sourire hermétique :

— Qui connaît exactement les risques dans cette situation. Et où sont-ils ? Personne ne le sait. Laissez-moi seule ici et vous ne me retrouverez pas en revenant !

Hannon poussa un soupir las.

— Okay. Mais promettez-moi de ne prendre aucune initiative et de rester constamment près de moi.

Evangelina hocha gravement la tête.

— Si. Je vous le promets.

Hannon disparut dans une des chambres à coucher et en ressortit avec un revolver qu'il accrocha à sa ceinture.

— Vous êtes armée ? demanda-t-il à Evangelina.

Elle acquiesça. Elle avait un petit automatique dans son sac. Un engin moins performant que celui de l'ancien policier, mais suffisant pour la défense.

Il la fit sortir dans le garage et referma derrière elle la porte de la maison. Comme elle s'installait dans la voiture, Evangelina se demanda soudain si, le moment éventuellement venu, elle aurait le courage de tuer un homme. Ne risquait-elle pas de perdre son sang-froid, sa détermination et entraîner ainsi Hannon dans une situation dramatique ?

Elle se raidit et repoussa ses craintes. Tout au fond d'elle-même, elle savait qu'elle trouverait la force de faire ce qui s'imposait pour venger sa sœur.

Margarita était morte pour une grande et juste cause. Evangelina, elle, avait la chance de vivre et tenait entre ses mains la possibilité de terminer ce que sa sœur n'avait pu achever.

La petite *soldada* aimait la vie, oh oui, et les risques ne lui faisaient pas peur !

Hannon pilotait une Chevrolet de location en remplacement de la sienne, endommagée dans l'embuscade de la nuit précédente.

Il ne connaissait pas la voix de l'homme qui l'avait appelé. Un Cubain, probablement, mais certainement pas le même que la dernière fois. Cependant le message que lui avait transmis l'inconnu l'avait incité à accepter ce nouveau rendez-vous. Hannon avait parfaitement

en mémoire les termes de la courte discussion :

— *Vous cherchez des camions et des armes volées ? Je sais où vous pouvez les trouver.*

— *Je vous écoute.*

Eclat de rire amusé à l'autre bout de la ligne, puis :

— *Vous n'imaginez pas que je vais vous filer le tuyau au téléphone ?*

L'inconnu avait fixé les coordonnées du rendez-vous et Hannon avait accepté sans discuter.

Il s'agissait peut-être d'une nouvelle chausse-trappe, mais cette fois au moins il s'y rendait les yeux ouverts, armé et prêt à toute éventualité.

La jeune femme en revanche était une donnée dont Hannon se serait bien passée. Bolan la lui avait confiée; Hannon avait promis de veiller sur elle. Il la protégerait autant qu'il le pourrait; si la promenade tournait mal il savait bien qu'une pourrait pas faire grand-chose.

Ils suivaient l'autoroute Dixie, non loin de Broward County lorsque Hannon repéra la voiture dans son sillage : une Cadillac qui avait bien l'aspect d'un char de guerre mafia. Il sentit dans son dos le petit frisson glacé qu'il connaissait et ses mains se firent brusquement moites sur le volant.

La voiture suiveuse gagnait rapidement du terrain. Hannon distinguait déjà, derrière le grand pare-brise teinté, les visages brutaux, les carrures imposantes. Il sortit son arme de son baudrier et la posa sur ses genoux.

Evangelina comprit facilement la situation. Elle se retourna et découvrit à son tour la grosse caisse noire inquiétante.

Tranquillement, elle sortit de son sac son petit automatique dont elle tira sèchement la culasse pour faire monter une balle dans la chambre.

Puis ses yeux croisèrent rapidement ceux de Hannon qui y lut tant de force, tant de résolution qu'il en resta confondu.

Sacrée bonne femme, oui !

Ils échangèrent encore un bref sourire tendu, puis Hannon se concentra sur la route et sur son rétroviseur. Il roulait au maximum de la puissance de sa voiture, mais la Cadillac était beaucoup plus rapide et continuait à gagner du terrain. Quand elle ne fut plus qu'à un mètre environ du pare-chocs arrière de Hannon, celui-ci envisagea un instant de freiner en catastrophe de façon à provoquer une collision, mais il vit les armes automatiques qui se profilaient déjà près des vitres. Il comprit alors que son seul espoir de survie était la fuite.

Quelle connerie ! Comment avait-il pu donner tête baissée dans le panneau ?

Brusquement, la Cadillac déboîta pour dépasser la Chevrolet. Dans

son rétroviseur latéral puis par la vitre de sa portière, Hannon vit les armes automatiques pointer leur museau noir par les fenêtres baissées de la Cadillac. Il s'employa vivement à baisser sa vitre, mais celle-ci n'était descendue que de quelques centimètres quand la manivelle lui resta dans la main. La guigne. L'incident stupide qui survient toujours au plus mauvais moment ! Avec un juron sauvage, Hannon saisit son revolver essayant de trouver un angle de tir, malgré l'entrebâillement insuffisant de sa vitre.

T'es devenu trop vieux pour ce genre de boulot, se reprocha-t-il intérieurement.

Il avait le doigt crispé sur la détente et adressait au ciel une muette prière quand la Cadillac ouvrit le feu. Le verre aussitôt vola de toutes parts tandis que les balles martelaient la carrosserie et le moteur de la Chevrolet pour revenir à la hauteur de la vitre de la portière. Hannon sentit un projectile lui percuter la cuisse, un autre se ficher dans son flanc, et il perdit le contrôle de la voiture.

Celle-ci fit une violente embardée, cahota sur le bas-côté puis décrivit un tête-à-queue avant de s'immobiliser dans un nuage de poussière.

La Cadillac poursuivit son chemin avec une ultime giclée de mitraille brûlante.

Hannon entendit Evangelina hurler à côté de lui. Puis il n'y eut plus que le rugissement du moteur emballé et le bruit de déchirement des pneus patinant par à-coups sur la terre caillouteuse.

Malgré l'horrible douleur qu'il ressentait, Hannon avait une conscience aiguë de ce qui se passait autour de lui. Il sentait du sang lui dégouliner sur les cuisses, le bas de la poitrine et la hanche.

Ses jambes lui paraissaient complètement bloquées et il réalisa que son bras droit aussi était coincé. Il était également blessé au cuir chevelu et du sang lui coulait dans les yeux.

Evangelina était tombée sur lui au moment où la Chevrolet avait quitté la route. Sa tête reposait maintenant sur les genoux de Hannon tandis que son épaule immobilisait son bras. Au premier regard, l'ancien flic sut que la fille était morte. La balle qui lui avait percuté le front n'avait laissé qu'un petit trou à peine visible sur son visage, mais en ressortant, elle lui avait arraché la moitié de la base du crâne.

Evangelina était morte. Malgré sa souffrance, John Hannon sentit une effroyable culpabilité l'accabler. Il avait promis à Bolan de protéger cette jeune femme et il l'avait tout simplement conduite vers la mort. Il aurait aussi bien pu lui balancer lui-même une balle dans la tête.

Hannon essaya de libérer son bras sans bousculer la fille. Il lui semblait ignoble de la troubler ainsi dans son dernier repos, et pourtant il devait filer tant que ses jambes blessées le portaient

encore.

Il essaya de soulever la tête de la jeune femme et s'aperçut que le sang qui lui coulait sur les genoux provenait d'une horrible blessure qu'elle avait sous la mâchoire.

Ecœuré, il se détourna pour saisir la poignée de la portière. C'est alors qu'une ombre trapue apparut derrière la voiture : une grosse masse humaine s'interposait entre le soleil et les yeux douloureux de John Hannon.

Evidemment ! Ils étaient revenus s'assurer que le boulot était propre et sans bavure.

Il essaya de dégager son revolver empêtré dans les vêtements ensanglantés d'Evangelina mais son geste ne fut qu'une ébauche.

Derrière la vitre pulvérisée, Hannon eut à peine le temps de reconnaître une Uzi. Le canon du pistolet-mitrailleur crachota une rafale.

Hannon, l'ex-flic expérimenté, le vieux dur de la Brigade des Homicides eut la brève sensation que son corps se dissociait en une infinité de particules de chair. Une sorte de gong sonna un coup sourd au-dessus de lui et il se laissa emporter dans les ténèbres.

CHAPITRE XVIII

Lorsqu'il vit les gyrophares illuminer la route loin devant lui, Mack Bolan commença à ralentir, laissant les autres véhicules le dépasser. Son intention était de trouver un endroit discret pour garer la voiture passe-partout qu'il avait louée à la place de celle d'Evangelina, trop voyante.

Dès qu'il avait entendu le flash d'informations à la radio, il avait aussitôt changé de cap. Le speaker avait parlé d'un règlement de compte et mentionné le nom de John Hannon. L'autre victime était une jeune femme non identifiée.

Tout de suite, ses cheveux s'étaient hérissés sur sa nuque.

L'Exécuteur immobilisa sa voiture non loin du lieu de l'accident. De sa position, il voyait une ambulance dont le hayon arrière était relevé. Des voitures de police officielles et d'autres véhicules banalisés étaient à l'arrêt sur le bord de la route et des hommes en uniformes regardaient deux ambulanciers transporter une civière recouverte d'un drap blanc.

Il eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Le sang lui tambourinait aux oreilles. Au-delà de l'ambulance, une Chevrolet était immobilisée en travers de l'accotement et Bolan apercevait son flanc criblé de balles.

Un motard de la route s'approcha de lui, levant la main pour l'empêcher d'avancer davantage :

— Vous ne pouvez pas rester ici, monsieur. Circulez !

Bolan lui montra rapidement ses faux papiers qu'il rempocha en expliquant :

— La Mancha, du Département de la Justice. Qui est en charge de l'enquête ?

Aussitôt, le policier eut un air embarrassé et déclara sur un ton d'excuse :

— L'Inspecteur Wilson. Là-bas, ajouta-t-il en indiquant le petit groupe d'officiels près de l'ambulance.

Bolan suivit son geste et vit un homme en complet gris planté un peu à l'écart de ses collègues, en train d'examiner l'épave de la Chevrolet. Le nom de Wilson ne lui était pas inconnu. Il réveillait de vieux souvenirs.

Quand Bolan avait commencé à se lancer contre la Mafia, Wilson travaillait sous les ordres de Hannon, dans la Brigade criminelle. Et voilà qu'aujourd'hui, il était là pour le finish...

Un lugubre finish dont Bolan se sentait, hélas, en partie responsable.

Il s'avança au-devant du flic. Celui-ci tourna la tête à son approche et fronça les sourcils :

— Je puis quelque chose pour vous ?

Bolan lui montra ses faux papiers et annonça pour la seconde fois :

— La Mancha. Département de la Justice.

Sans cesser de froncer les sourcils, Wilson se présenta froidement :

— Bob Wilson de la Police de Miami. Vous avez un intérêt particulier dans cette histoire ?

— J'ai entendu le flash à la radio et le nom de votre collègue.

Quand Wilson parla à nouveau sa voix était lointaine, complètement détachée :

— Vous retardez, dit-il enfin. Hannon avait démissionné depuis longtemps.

— Mais il continuait à travailler.

— Seulement dans le privé, répondit Wilson d'une voix lasse.

— Vous avez identifié la fille ? demanda encore Bolan.

Wilson secoua la tête :

— Latino-américaine. Cubaine probablement. Toute jeune. Elle était armée mais n'avait pas de papiers sur elle. Nous procédons aux vérifications d'usage.

— Vous devriez jeter un œil au Bureau fédéral, lui dit innocemment Bolan.

L'inspecteur leva un sourcil étonné :

— Ah bon ? Qui était-elle, vous le savez ? Un indic ?

Bolan haussa les épaules :

— Ce n'est pas à moi de vous le dire.

— Mais elle vous intéresse, n'est-ce pas ?

— Je m'intéresse à pas mal de choses, répondit évasivement Bolan : à des vols d'armes et de camions, par exemple, et à un certain José 99 aussi.

En entendant prononcer le nom, Wilson sursauta.

— Vous le connaissez ? demanda ingénument Bolan.

— J'ai entendu parler de lui.

— Vous l'avez localisé ?

Wilson eut une grimace écœurée :

— Vous voulez plaisanter... Le FBI assure qu'il a des rapports avec l'ambassade cubaine. Il serait en relation avec l'attaché culturel. Mais pour l'instant personne n'a réussi à mettre la main sur lui.

— Vous croyez qu'il y a un lien entre lui et ce massacre ? demanda encore Bolan sur un ton détaché.

— Il est trop tôt pour rien affirmer, répondit l'inspecteur qui jeta ensuite un regard à l'ambulance avant de poursuivre : on dirait que John était sur une piste sérieuse.

— On le dirait, en effet, murmura l'Exécuteur.

Brusquement Wilson le regarda avec méfiance, et il hésita avant de demander à voix basse :

— Etes-vous ici pour prendre cette affaire en main ?

— C'est un peu tôt encore, lui répondit Bolan.

— Je vois... Je n'aimerais pas être écarté de cette histoire, La Mancha. Elle me touche de trop près...

Bolan était sûr de sa sincérité. Il préféra changer de sujet et dit :

— Si j'étais vous, j'irais jeter un coup d'œil du côté de Tommy Drake.

— Vous retardez, mon vieux. Tommy Drake appartient à l'histoire depuis cette nuit.

— Je veux dire qu'il avait pas mal d'amis, rétorqua Bolan. Certains s'intéressaient de très près au boulot de Hannon.

— Je suis au courant du guet-apens loupé organisé par Johnny Stompanato, répliqua brièvement Wilson.

— Vous connaissez un certain Raoul Ornelas, activiste cubain ?

— Tout le monde connaît Ornelas. Il est le chef du groupe Alpha 7.

— Et Alpha 7 a besoin d'armes, enchaîna l'Exécuteur. Hannon reniflait peut-être un peu trop près de la merde au chat. Celle de l'Honorable Société, si vous voyez ce que je veux dire...

— En quoi la Mafia serait-elle liée aux activistes cubains ?

— Sacco et les réfugiés marchent depuis longtemps main dans la main. Vous le savez aussi bien que moi.

— Soit, admit le policier. Mais je ne vois pas pourquoi Sacco chercherait à se procurer des armes.

— Peut-être pour faire une fleur à un ami.

— Ah oui ? Je me demande si Sacco sait qui sont ses amis, actuellement.

Bolan afficha un mince sourire :

— Il va peut-être nous falloir les identifier à sa place.

— C'est possible, répondit l'inspecteur. Où puis-je vous joindre ?

— C'est moi qui vous appellerai demain. Si je découvrais quelque chose d'intéressant, je vous préviendrais aussitôt.

— Je vous en serai très reconnaissant.

Mais le ton de Wilson trahissait des sentiments moins affables que les mots qu'il avait prononcés. De toute évidence, il voyait en La Mancha un rival téléguidé par Washington pour le supplanter plus ou moins dans son enquête.

Les deux hommes se serrèrent gravement la main comme on le fait à l'enterrement d'un ami commun, et Bolan regagna sa voiture. Dans son dos, il sentait le regard insistant de Wilson.

Il démarra sur les chapeaux de roues, songeur.

Qui avait tué John Hannon ? Qui avait ordonné son meurtre et par la même occasion celui de la petite *Soldada* ?

Il lui fallait trouver une réponse au plus vite.

Puis il pensa à Toro.

Les événements allaient s'accélérer. Les heures à venir allaient connaître le blitz de l'Exécuteur. Miami allait se trouver confrontée à l'effet Bolan.

CHAPITRE XIX

Bolan quitta la route d'Ocean Drive pour se garer sur un rond-point d'où l'on jouissait d'une vue panoramique sur l'océan Pacifique. Au-delà du rivage de sable, l'eau était déjà sombre, impressionnante dans son immensité. Dans son rétroviseur, Bolan voyait le coucher de soleil qui drapait le ciel de rose et de mauve et projetait ses derniers rayons sur les voitures en mouvement sur la route.

Il alluma une cigarette et patienta en consultant souvent sa montre. Sur le siège, à côté de lui, une Ingram Mark-10 était armée et prête à servir.

L'Exécuteur en était à sa seconde cigarette quand la Cadillac quitta en douceur le flot de la circulation pour s'engager sur la bretelle menant au rond-point. Les phares de la grosse voiture illuminèrent quelques instants le rétroviseur de Bolan qui détourna les yeux pour se concentrer sur son miroir latéral. Il écrasa son mégot dans le cendrier et d'un geste automatique, saisit l'Ingram qu'il posa sur ses genoux tandis qu'il observait la Cadillac se ranger à proximité. Quatre hommes étaient à son bord.

Le véhicule était d'un vieux modèle, une sorte de vestige surgi du passé et, d'une certaine manière, elle était assortie à ses occupants : eux aussi étaient des anachronismes vivants, des hommes qui avaient refusé les compromis nécessaires pour s'adapter aux temps nouveaux. Tout comme les Samouraï, ils avaient consacré leur vie à l'honneur et à la loyauté; des vertus qui n'étaient plus tellement à la mode...

Et pourtant, ils continuaient à se battre et Bolan dans son cœur les admirait car il savait que leur guerre était aussi désespérée que la sienne.

Une des portières arrière de la Cadillac s'ouvrit et l'un des hommes couvrit de sa main le plafonnier pendant que Toro en descendait.

Le Cubain vint s'installer à côté de Bolan et referma doucement la portière.

— J'ai retrouvé le premier lieutenant de Raoul, annonça Toro, sans préambule. Il a parlé. Vous vous intéressez toujours à José 99 ?

Bolan hocha vivement la tête :

— Plus que jamais.

— José 99 et Raoul Ornelas sont un seul et même homme.

L'Exécuteur s'en était douté. Il n'aurait attendu qu'une confirmation.

Subitement, certaines pièces maîtresses du puzzle venaient de se mettre en place. Bolan entendait encore les paroles de Wilson, sur les lieux du carnage où Hannon et Evangelina avaient trouvé la mort :

Le FBI assure qu'il a des rapports avec l'ambassade cubaine. Il serait en relation avec l'attaché culturel.

— OK ! C'est conforme.

Le Cubain fronça les sourcils :

— Ça ne vous surprend pas ?

— Disons que l'on commence à y voir clair.

Il expliqua brièvement à Toro ce que lui avait dit Wilson et le Cubain prit peu à peu une mine sombre. Quand l'Exécuteur eut fini de parler, son interlocuteur avait l'air franchement écœuré.

— En fait de trahison, je crois que celle-ci est la pire de toute, lança-t-il avec dégoût.

Il resta quelques instants sans mot dire, contemplant l'océan devant lui et la lune qui se levait lentement dans le ciel sombre. Enfin quand il parla, sa voix n'était plus qu'un murmure :

— L'attaché culturel dont vous parlez... ce Jorge Ybarra... il est chef de section de la DGI.

Bolan s'enferma dans ses pensées.

La DGI, bien sûr : le service secret de Castro.

Tout devenait clair, brusquement.

Limpide, même...

Toro reprit :

— Voilà des semaines que ce *pensejo* recrute des tueurs. Essentiellement des *Marielitas*. Officiellement ils sont engagés dans les rangs d'Alpha 7, mais ils ont une mission spéciale. Au début, je croyais que Raoul en était le seul instigateur. Je vois maintenant qu'il travaille pour un client.

— Quelle est la combine, Toro ?

— Key Biscayne... Un camion rempli d'explosifs pour faire sauter l'unique route d'accès, OK ? Et trois ou quatre autres camions pour transporter des *Marielitas* armés jusqu'aux dents. Le tout aux petites heures de l'aube pour surprendre la population locale quand elle est encore endormie.

Toro n'eut pas besoin d'en dire davantage. Bolan imaginait facilement le bain de sang dans la petite île...

— Quel est le timing prévu ? s'enquit-il.

— Demain matin, à l'aube. En principe.

— Ça nous laisse peu de temps et pas mal de boulot sur les bras.

Toro se tourna pour regarder son compagnon :

— Mes hommes s'occupent de Raoul, dit-il. Je pense que nous l'aurons sous peu.

Bolan hocha rapidement la tête.

— C'est bon, je te le laisse. De mon côté, j'ai quelques visites à faire. Nous devrions régler nos montres sur la même heure.

Ils passèrent encore quelques minutes à mettre au point les détails

opérationnels de la prochaine bataille et il faisait complètement nuit quand ils se séparèrent. Mais dans leurs cœurs la nuit était plus sombre encore.

CHAPITRE XX

L'opération prévue à Key Biscayne, ressemblait à un cauchemar de dément. Pourtant Bolan, en tant que tacticien lui-même, devait bien admettre que le plan était remarquablement monté et parfaitement réalisable d'un bout à l'autre...

De toute évidence, le projet était suicidaire pour les hommes de troupes chargés de sa réalisation, mais ceux qui l'avaient conçu cherchaient sans aucun doute à occasionner le plus de victimes possibles. Et si les soldats d'Ornelas mouraient à Key Biscayne, ils auraient eu le temps de semer la mort, la terreur et le sang parmi l'innocente population locale.

Oui, le plan était presque parfait...

Bolan ne s'éternisa pas sur les motivations qui le sous-tendaient. En dernière analyse, il importait peu qu'Ornelas soit un opportuniste prêt à se vendre à n'importe qui, ou un anticastriste fanatique voulant aveuglément frapper Castro et le gouvernement américain, ou encore un renégat œuvrant main dans la main avec les agents cubains. Quelle que soit sa couleur et ses mobiles, son plan diabolique se terminerait par un massacre.

Comme hommes de troupes, Ornelas avait recruté les pires criminels, le rebut des exilés et les déchets de la Mafia.

Et la DGI, puis le KGB profiteraient doublement de cet holocauste : d'abord le chaos et la violence perpétrés sur le sol américain porterait un coup immense à la réputation internationale des Etats-Unis.

Mais il y avait pire encore.

En admettant qu'Ornelas apparaisse comme le responsable de cette opération, qu'il soit arrêté puis jugé, tout le blâme serait porté sur le milieu des exilés cubains, et non sur les communistes qui avaient télécommandé l'opération. Et les militants anticastristes innocents mettraient des années à retrouver un semblant de crédibilité parmi la population locale. Sans parler de tous ceux qui seraient emprisonnés, jugés, condamnés...

Mais Mack Bolan pour l'instant ne se préoccupait guère des incidences politiques de ce plan machiavélique. Il avait présent à l'esprit les centaines d'innocents qui mourraient inévitablement s'il ne trouvait pas un moyen de court-circuiter l'opération avant même qu'elle ne commence.

Un autre point se dégageait : les terroristes avaient soigneusement choisi leur cible en fonction de critères géographiques et économiques.

L'île de Key Biscayne comptait plus de 6300 résidents. Pour la plupart de riches Américains qui avaient adopté ce petit paradis pour

s'y installer après qu'un Président des Etats-Unis leur en ait donné l'exemple en y construisant sa résidence d'hiver.

Key Biscayne n'était relié à la péninsule de Floride que par une seule route et si les hommes d'Ornelas la faisaient sauter à coups d'explosifs comme l'avait expliqué Toro, l'île serait isolée pendant plusieurs heures, voire une journée entière. Le renfort et le secours à la population locale ne pourraient arriver que par hélicoptère et la police, en débarquant, se trouverait aux prises avec les terroristes déjà maîtres des lieux.

Une excellente position pour les attaquants. La seule solution envisageable était d'empêcher le convoi de démarrer vers son objectif.

Pour l'instant, l'Exécuteur manquait encore de renseignements sur l'ennemi. Il ignorait son nombre exact, sa puissance de feu, son emplacement de départ. Autant d'informations essentielles s'il voulait frapper juste et au bon moment.

Cependant les conditions géographiques de Key Biscayne, qui étaient un atout pour les terroristes, pouvaient jouer aussi en faveur de Bolan. Puisqu'ils se servaient de camions pour transporter leurs hommes et leur matériel, les terroristes étaient obligés d'emprunter l'unique voie qui conduisait à la petite île : celle qui reliait toutes les îles jusqu'à Key West. Il suffirait donc à Bolan d'étudier attentivement toutes les voies d'accès à cette route depuis Miami. A vue de nez, il y en avait au moins une demi-douzaine...

Et à partir de là ?

Même avec l'aide de Grimaldi, et celle des hommes de Toro, il ne pourrait couvrir toutes les voies d'accès de manière efficace. D'autant qu'il faudrait bloquer les routes sans attirer l'attention de la police, mais avec une puissance de tir suffisante pour décourager les camions d'Ornelas. Décourager était d'ailleurs un euphémisme : il faudrait, en fait, les détruire et exterminer leurs occupants.

Ouais, Bolan avait besoin de renforts, et en vitesse encore, mais...

Brusquement, il lui vint une idée.

Il venait de découvrir où il allait trouver le renfort dont il manquait.

Il lui suffisait pour cela de changer encore une fois d'identité pour s'infiltrer en douceur dans le camp ennemi. Si tout fonctionnait comme il l'envisageait, il n'aurait plus ensuite qu'à attendre pour assister au feu d'artifice final.

Simple, oui. Et efficace.

Sauf que le moindre faux pas, la moindre parole déplacée risquait fort d'être fatale.

Alors... tout serait plus simple encore. L'Exécuteur mourrait et ses amis aussi, laissant les cannibales dévorer leur gâteau.

Mais la défaite était une alternative inacceptable.

CHAPITRE XXI

Philip Sacco n'avait pas son cauchemar habituel, en cette nuit qui suivait la visite d'Omega. Pour avoir des cauchemars, il faut dormir. Or le *capo mafioso* vieillissant était incapable de trouver le sommeil. Pour la première fois de sa vie, il se demandait avec inquiétude s'il contrôlait bien son empire...

Un doute horrible, angoissant.

Après vingt-quatre heures de recherches et de réflexions, il n'avait toujours pas la moindre idée sur l'identité des assassins de Tommy Drake. Omega rôdait toujours dans le coin, et Sacco avait eu beau appeler New York, Chicago et la Côte Ouest, personne n'avait su être précis sur ce mystérieux As noir. On lui cachait la vérité. On tramait une trahison dans son dos.

Pire encore, il circulait dans Miami de sinistres rumeurs.

Des rumeurs sur des médailles de tireur d'élite... des rumeurs sur le retour de cette ordure de Mack Bolan.

Comme tous ses amis de la Mafia, Phil Sacco avait cru dur comme fer que le grand Salopard avait fini par sauter à Central Park, dans New York, en cet après-midi pluvieux où tous s'étaient réjoui. Depuis la vie n'avait pourtant pas été facile pour les membres survivants de l'Organisation décapitée. Bolan avait laissé la Mafia dans un état de ruines achevé et les polices d'Etat ainsi que la police fédérale avaient continué à s'acharner contre les familles résiduelles. Mais cela valait mieux que d'avoir peur de son ombre. Or avec Bolan dans les parages, on était sûr de ne plus jamais trouver le sommeil...

La flicaille avait magouillé un sale coup tordu. Elle s'était servi du Fumier comme d'une arme secrète.

Le Salaud avait pourtant commis une erreur grossière en rêvant directement à Miami, se dit Sacco. Eh bien, Sacco ferait payer son erreur à Mack Bolan ! Il la lui ferait payer dans le sang !

A condition bien sûr que Bolan soit responsable de la tempête qui s'abattait sur la Floride...

Sinon ?

La sonnerie du téléphone coupa le fil de ses pensées. Sacco ne bougea pas, laissant à Solly le soin de prendre la communication.

Un coup de fil à cette heure de la nuit n'était pas bon signe; vraisemblablement une mauvaise nouvelle de plus, à moins que l'un de ses pisteurs ait trouvé la trace des assassins de Tommy Drake...

Au bout d'un assez long moment, le garde du corps frappa doucement à la porte et entra tout de suite, l'air gêné.

— C'est Omega, Patron, fit-il sur un ton d'excuse. Il veut vous

parler.

— Bon, je le prends ici.

Cusamano se retira. Sacco prit le téléphone sur sa table de nuit et attendit que son garde du corps ait raccroché dans le bureau.

— Allô ?

La voix de l'As Noir lui parvint, froide comme la mort.

— *Ravi de t'entendre, Phil.*

— Ouais ?

Omega gloussa à l'autre bout avant de reprendre :

— *J'avais peur qu'il ne soit trop tard.*

— Trop tard pour quoi ? rétorqua Sacco sans dissimuler son irritation.

— *Trop tard pour te dire adieu.*

— Moi, je dis qu'il est trop tard pour entendre dire des conneries ! aboya le mafioso.

— *Tommy Drake te doublait*, reprit l'As Noir. *Il essayait de te faire porter le chapeau.*

— Complètement idiot !

— *Tu sais qu'il s'était lié avec les Cubains, Phil ? Et sais-tu quel était leur dernier plan ?*

— Bien sûr, marmonna Sacco. Quelle question...

— *Alors t'es au courant de l'attaque de Key Biscayne ?*

Sacco se tut, éberlué.

— *C'est une histoire dingue, Philip. Apparemment ton homme s'est allié aux Cubains en leur faisant croire tout du long que c'est toi qui es derrière l'opération. Si bien qu'en cas de panique, toutes les pistes convergent sur toi. Tu piges ?*

La main de Sacco était tellement crispée sur l'appareil que ses jointures devenaient blanches.

— Je... je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Omega.

Omega-Bolan lui donna alors des détails précis sur le projet. Quand il eut fini, il lui suggéra un moyen de sauver à la fois sa peau et son honneur.

— *A condition que tu agisses vite*, ajouta-t-il. *Tu crois que tu t'en sortiras, Philip ?*

Sacco étouffa un grognement de fureur impuissante; il haïssait cet Omega qui lui balançait des informations horribles à l'autre bout du fil, mais il haïssait plus encore cet enfoiré de Tommy Drake pour l'avoir mis dans une position aussi insoutenable.

— Je m'en sortirai, oui, marmonna-t-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— *Je l'espère pour toi. Dis-toi bien que tout le monde compte sur toi. Te laisse pas avoir, Phil...*

Sacco se raidit, bien conscient du revers de la médaille : si

l'opération foirait, les vautours se précipiteraient pour se partager son fief, c'était la loi de la jungle et il l'avait choisie...

— Dites aux autres que je m'en occupe, marmonna-t-il encore.

Omega raccrocha sans ajouter un mot et Sacco composa immédiatement un numéro.

Sacco sonnait ses troupes.

Et le *capo mafioso* de Miami n'avait guère de temps devant lui.

*

* *

L'inspecteur Wilson vida sa tasse de café et la repoussa d'un geste nerveux sur son bureau encombré de paperasses. Il se cala dans son fauteuil tournant et étira ses jambes, refusant de regarder la pendule murale qui affichait une heure bien tardive.

Le dossier Hannon était grand ouvert devant lui. Il commençait à le connaître par cœur mais, cela ne l'avancait pas à grand-chose. Wilson savait exactement comment était mort John Hannon. Le reste demeurait confus dans son esprit.

Il avait bien entendu exploré le filon suggéré par La Mancha pour retrouver l'identité de la fille, morte elle aussi dans l'attentat. Et ce qu'il avait trouvé avait éveillé en lui des souvenirs qu'il croyait à jamais oubliés.

Elle s'appelait Evangelina, le dossier mentionnait d'autres membres de sa famille, et en particulier une sœur...

Une sœur morte dans des circonstances très particulières.

Soudainement, Wilson s'était souvenu de l'époque où Hannon, jeune inspecteur, faisait la chasse à un soldat fraîchement débarqué du Viêt-Nam qui s'était lancé comme un dément contre l'empire national de la Cosa Nostra.

Les temps avaient changé, mais la similitude de la situation actuelle avec une autre, bien ancienne avait frappé Wilson. Une évidence lui était apparue et il avait murmuré un nom qui suggérait la tempête, la destruction et la mort des *amici*. Et il venait de recevoir confirmation de ses soupçons. Le FBI lui avait clairement répondu au téléphone. Mack Bolan était vivant.

Une sonnerie le tira de ses pensées.

— Inspecteur Wilson, annonça-t-il automatiquement en décrochant le combiné.

— *Vous travaillez bien tard, inspecteur.*

— Il reconnut instantanément la voix de Frank La Mancha et répondit assez sèchement :

— J'ai pas mal à faire...

— *Je m'en doute. Savez-vous que nous sommes à quelques heures seulement du bouquet final ?*

— Vraiment ?

— *Vous pouvez parier ce que vous voulez. Sacco et Ornelas vont se télescoper. Vous ne voulez pas manquer le spectacle, j'imagine ?*

Wilson s'empara fébrilement d'un bloc et d'un crayon, :

— Où et quand ? aboya-t-il.

— *Ne vous excitez pas, rétorqua paisiblement La Mancha. Il faut que les deux armées prennent position.*

Loin d'apaiser Wilson, cette remarque acheva de le mettre hors de lui :

— Vous ne voulez quand même pas que je reste ici à me croiser les bras !

— *Je vous promets que vous ne manquerez rien. Je vous demande simplement un peu de patience.*

— Et que la morgue de Miami déborde de cadavres ? Je ne crois pas que je puisse m'offrir ce luxe ?

— *Alors tant pis. Au revoir,* soupira La Mancha.

— Hé ! ne raccrochez pas ! Je vous écoute...

La voix de La Mancha devint méfiante.

— *Je ne peux rien vous dire de précis. Pouvez-vous me faire confiance ?*

— Vous m'en demandez beaucoup, s'insurgea Wilson. J'aime bien savoir où je mets les pieds avant d'avancer.

— *Oui, c'est le jeu,* soupira La Mancha qui donna à l'inspecteur quelques indications précises.

Et brusquement, tout s'éclaira...

La Mancha s'apprêtait à raccrocher quand Wilson explosa :

— Hé, Bolan !

Il eut l'impression de sentir une légère hésitation à l'autre bout du fil, puis la voix à nouveau :

— *Mon nom est bien La Mancha. Vous êtes fatigué, inspecteur ?*

— Oh... OK, balbutia Wilson qui se sentait stupide, ridicule, tout à coup. Ecoutez... euh... merci pour le tuyau.

— *Pas de quoi. Ne soyez pas en retard.*

Et déjà Bolan – La Mancha avait raccroché.

Wilson à son tour composa en vitesse un numéro de téléphone.

Tout comme Phil Sacco à l'autre bout de la ville, l'inspecteur de police sonnait ses troupes.

CHAPITRE XXII

Le chauffeur de Toro arrêta la vieille Cadillac.

L'aube se levait à peine, mais ses premières lueurs n'éclairaient pas encore ce quartier au nord de Miami. Seul l'océan prenait un ton grisâtre qui s'étendait progressivement à la plage, puis aux hôtels en front de mer.

La maison d'Ornelas était une somptueuse villa dans un quartier résidentiel au nord de la ville. En la contemplant, Toro songeait que Raoul n'avait pas seulement trahi la cause de son peuple, il avait aussi déserté ses pairs en s'installant à l'écart d'eux, dans un quartier qu'aucun Cubain ne pouvait s'offrir. Oui, Ornelas était un traître au sens le plus fort du mot.

Mais ce matin, El Toro lui expliquerait son erreur...

La propriété n'avait rien d'une forteresse. Elle était entourée d'un mur décoratif d'un mètre cinquante de haut à peine et la bâtisse elle-même était implantée à l'extrémité d'une jolie pelouse plantée d'arbres.

En quelques secondes, Toro et ses hommes avaient abandonné la Cadillac et escaladaient sans difficulté le mur d'enceinte. Puis ils se regroupèrent dans l'ombre pour écouter les dernières instructions de leur chef.

Toro ne disposait que de très peu d'hommes. Il devait donc mettre toutes les chances de son côté. Il avait délibérément choisi de frapper aux premières heures de l'aube. C'est à ce moment en effet que les sentinelles sont le moins vigilantes, après la fatigue d'une nuit passée debout.

Les gardes de Raoul Ornelas étaient cantonnés aux abords immédiats de la villa et sommeillaient vaguement.

Toro et ses cinq soldats traversèrent la pelouse comme des ombres rapides. Ce fut Emiliano qui liquida la première sentinelle d'un coup de poignard sous les premières côtes.

Toro s'occupa lui-même du second garde. Il lui passa subrepticement autour du cou une corde à piano pendant que le type fumait paisiblement, les yeux perdus en direction de l'océan. Le fil de métal trancha profondément la chair molle, libérant un fin geyser de sang chaud et le soldat mourut en quelques secondes.

Les six hommes contournèrent la maison sans rencontrer de nouvelle résistance. Ils trouvèrent une porte secondaire sur l'arrière de la maison.

Armé d'un PM Uzi, Juanito entra le premier, les autres le suivant de près. Dans la cuisine, ils tombèrent sur trois nouveaux *pistoleros*

occupés à dévorer un solide petit déjeuner avant d'aller prendre la relève de leurs collègues à l'extérieur.

En un flash brutal, la pièce se transforma en chaos. Toro eut juste le temps de reconnaître un de ses hommes qui l'avait trahi pour rejoindre les rangs de Raoul.

Les *pistoleros* étaient armés et tous trois avaient saisi leurs flingues avec une rapidité de professionnels. L'Uzi de Juanito mitrailla la pièce de long en large en une pluie de projectiles fracassants qui se fichèrent dans les chairs hurlantes, transformant les défenseurs de la maison en autant de cadavres.

Ils se ruèrent ensuite hors de la cuisine, sachant qu'ils ne devaient plus compter sur l'effet de surprise. Ils débarquèrent dans un luxueux salon au riche mobilier en bois massif et au fond duquel débutait un escalier.

Presque aussitôt, une arme aboya en haut des marches. Les six hommes se dispersèrent dans le salon pour se placer à l'abri des meubles. L'un des compagnons de Toro avait réagi un peu trop tard et la seconde balle du tireur embusqué le cueillit en pleine foulée, l'étendant raide sur la moquette.

Apercevant fugacement le bout du corps du tireur, Toro leva son .45 et fit feu au moment précis où l'Uzi de Juanito crachait une nouvelle giclée brûlante en travers de la pièce.

Crucifié au mur, le tueur vomit un flot de sang avant de dégringoler en rebondissant sur les marches.

Enjambant son cadavre, Toro et ses hommes se ruèrent dans l'escalier, l'œil aux aguets, guettant le danger. Mais un nouveau tir de barrage s'abattit sur eux, venu d'en haut.

Juanito prit une première balle entre les deux yeux et une seconde sous la pomme d'Adam, mais son doigt crispé dans un dernier spasme sur la détente de l'Uzi libéra une rafale qui découpa proprement son assaillant en deux.

D'un même élan, les quatre survivants atteignirent l'étage, visitèrent les chambres une à une. A la dernière, Toro fit un signe, recula d'un mètre et fit sauter le battant d'un violent coup de pied. Puis il recula sur le côté, s'attendant à une pluie de balles qui n'arriva jamais.

La chambre était vide. Le lit en bataille et les vêtements éparpillés sur le sol indiquaient pourtant clairement qu'Ornelas se trouvait là quelques minutes auparavant. Les mâchoires soudées, El Toro fouilla la pièce, vérifia le balcon qui dominait la piscine.

Rien.

Toro était perplexe quand son regard se posa machinalement sur la grande penderie aux portes coulissantes. Il releva le canon de son .45 et tira trois balles dans les côtés des portes du placard.

Un cri étouffé retentit aussitôt dans la penderie et Toro en ouvrit grand les panneaux d'un geste rageur.

Le traître était lamentablement accroupi, planqué derrière une enfilade de costumes luxueux.

Le combattant de la Liberté l'empoigna par les cheveux et le tira brutalement au milieu de la chambre. Toujours accroupi, Raoul Ornelas gémissait, couinait misérablement en se protégeant la figure de son avant-bras. Une grimace de dégoût tendit le visage buriné de Toro.

— Qu'est-ce que tu planquais derrière tes costards, Raoul ? Ta trouille ou ta dégueulasserie ?

Ornelas était livide. Il avait compris que l'heure du règlement de comptes avait définitivement sonné. Comme un glas sinistre.

CHAPITRE XXIII

Don Philip Sacco rêvait d'allumer un cigare mais il était nerveux et craignait que l'on ne remarque le tremblement de ses mains. Ne jamais montrer à ses troupes que l'on était anxieux, surtout à quelques instants de la bataille !

Ils étaient six avec lui dans la Rolls : deux à côté de lui, sur la banquette arrière, deux sur les strapontins et deux devant. Tous étaient armés jusqu'aux dents et l'on voyait à leur regard que l'odeur du sang leur montait déjà à la tête.

De braves gars, ces soldats. Un peu jeunes, peut-être, mais la moyenne d'âge baissait ces temps-ci, chez les hommes de mains. Sacco devait bien s'en contenter.

Deux Lincoln Continentals noires étaient garées de part et d'autre de la Rolls. Chacune d'entre elles contenait six hommes également : dix-huit tireurs en tout. Et voilà près d'une heure et demie que tout le monde attendait sur ce parking de supermarché. On attendait un mot d'une des voitures de pointe annonçant que l'ennemi se profilait à l'horizon...

La stratégie prévue était très simple et c'était en cela qu'elle séduisait Sacco. Pour rejoindre l'autoroute conduisant à Key Biscayne, il existait trois voies et les Cubains dans leur camions volés seraient bien obligés d'emprunter l'une d'elles. Ils pouvaient arriver par Dixie Highway, au sud-ouest, ou par Brickell Avenue, ou encore par Bay Shore Drive, au nord-est. Donc Sacco avait judicieusement fait poster des voitures remplies de tireurs à l'embranchement de chacune des trois voies d'accès, avec ordre à ses hommes de prévenir la Rolls par radio dès que l'ennemi se pointerait.

Lui-même avait choisi pour sa troupe de protection une position à égale distance des trois points stratégiques, de manière à foncer rapidement à l'assaut, d'où que vienne le feu.

Un plan simple. L'ensemble du théâtre opérationnel était couvert.

Sacco ne saisissait pas très bien ce que Tommy Drake avait magouillé avec ces foutus Cubains, mais pour l'instant il s'en foutait comme d'une guigne. Il lui fallait remettre tout le monde dans le droit chemin et régler quelques comptes. C'était le plus important.

Et il était temps aussi de rehausser son prestige un peu chancelant aux yeux de la *Commissione*.

Plus tard, quand il aurait nettoyé le terrain, il aurait bien le temps de voir jusqu'où la vermine s'était infiltrée dans son propre territoire. Alors peut-être se paierait-il le luxe de montrer à un grand connard d'As de Pique que les vieux de la vieille savaient encore contenir une

révolution...

Un talkie-walkie à l'avant de la Rolls grésilla et Sacco sursauta. Il arracha l'engin des mains de son chauffeur et l'approcha de son oreille.

— *Ici Digger. Vous m'entendez, Patron ?*

Sacco reconnut la voix de son chef éclaireur posté dans Brickell Avenue.

— Je t'écoute, aboya-t-il. Que se passe-t-il ?

— *Quatre camions à l'horizon. Bourrés de Cubains.*

— Ralenti-les comme tu peux. On rapplique !

— *OK, Patron.*

Sacco contacta aussitôt ses deux autres véhicules éclaireurs sachant qu'il aurait besoin de ses troupes au grand complet.

— Tout le monde rejoint la position numéro trois, rugit-il dans sa radio. Position Brickell ! En avant !

Il n'attendit pas les réponses. Son chauffeur avait démarré en trombe et sous la brusque accélération, Sacco fut cloué au dossier de la banquette. Autour de lui, ses soldats vérifiaient fébrilement leur artillerie.

Il sortit à son tour son revolver dont il fit tourner le barillet entre ses doigts nouveaux. Voilà bien des années qu'il n'avait pas tiré un coup de feu, mais il n'avait sûrement pas perdu son toucher.

La circulation était pratiquement nulle dans Brickell Avenue quand les trois voitures en caravane – Rolls en tête – s'y engagèrent pour rejoindre le point de ralliement. Sacco n'eut aucun mal à repérer la cible à plus de deux cents mètres devant lui.

Le contact venait de s'opérer.

La Cadillac de Digger était placée en travers de la route et les tireurs accroupis derrière canardaient déjà en direction d'un camion de déménagement immobilisé. Sur l'asphalte, un des hommes de Sacco gisait inerte dans une mare de sang gluant qui s'écoulait lentement vers le bord de la chaussée.

Derrière la Cady, trois camions étaient également arrêtés au milieu de la route et les Cubains qui en avaient sauté s'étaient déployés en ligne d'attaque. Un quatrième camion avait tenté de contourner le véhicule de la Mafia, la troupe d'intervention l'avait stoppé net. Le pare-brise pulvérisé et la carrosserie criblée de balles disaient clairement que la fusillade avait été rude.

La Rolls et les deux Lincolns freinèrent des quatre roues à grand renfort de crissemments de pneus. Malgré le feu qui faisait rage, Sacco, oubliant un instant ses rhumatismes de vieillard, bondit à l'extérieur et courut tête baissée, une rage dévorante au ventre jusqu'au véhicule de Digger, essuya bientôt un feu d'enfer. Du côté ennemi, il semblait qu'une bonne vingtaine d'armes automatiques crépitaient en même

temps.

A côté de son patron, Digger se redressa, cherchant un bon angle de tir : une balle furieuse le choppa soudainement dans l'œil gauche, lui ressortit par la nuque dont elle arracha une grosse partie au passage.

Sacco réagit rapidement en bon vieux pro : il se redressa un court instant, repéra le tireur qui avait abattu Digger et visa. La balle souffla le Cubain qui se cabra au-dessus du sol avant d'être plaqué sur l'aile du camion le plus proche.

Le cœur du vieux mafioso battait à toute allure et l'adrénaline affluait dans ses veines. L'odeur de la poudre lui emplissait les narines.

Un autre de ses tueurs s'effondra à côté de lui, mortellement atteint. Son arme tomba avec un bruit sec sur la chaussée. Un peu plus loin, Sacco vit son propre chauffeur s'écrouler, la gorge littéralement tranchée par une énorme balle.

L'excitation qu'éprouvait Sacco se changea bientôt en commencement de trouille. Ses hommes perdaient du terrain devant un ennemi numériquement beaucoup trop fort et il se demanda si lui et ses hommes sortiraient vivants de cette confrontation avec l'enfer !

Il n'avait aucunement imaginé un tel déploiement de force adverse, mais il était beaucoup trop tard pour faire marche arrière.

Un pneu de la Cadillac explosa, puis un second, et la lourde limousine s'abaissa lentement, obligeant Sacco à se courber davantage pour éviter la ligne de tir. Les balles crépitaient comme la grêle sur la carrosserie de la grosse voiture.

Combien de temps allaient-ils pouvoir tenir ainsi ?

Merde et merde ! C'était dingue !...

Il eut soudainement envie de battre en retraite pour chercher refuge dans sa Rolls blindée. Mais il risquait tout simplement de se faire étendre comme un lapin en franchissant seul la distance qui le séparait de son véhicule. Il eut l'image de sa propre mort, se vit allongé sur l'asphalte, en train de saigner, la tête ouverte ou les tripes à l'air. Cette pensée le révolta. Il se souleva à demi, prêt à hurler un ordre de repli général, mais il n'avait pas encore ouvert la bouche qu'un coup de feu énorme tonna quelque part à proximité, le bruit assourdissant couvrant momentanément le crépitement de toutes les autres armes.

Sacco vit de ses yeux l'impact du gros projectile dans l'arrière d'un des camions de déménagement qui explosa avec un grondement monstrueux, projetant des débris de ferraille incandescents dans tous les sens. De la fumée et des flammes gigantesques jaillirent vers le ciel et des corps abominablement mutilés s'envolèrent avant de retomber en masses informes.

La Cadillac se souleva et Sacco trébucha, puis s'affala sur le ventre,

le nez dans la poussière. Sous le coup, son revolver lui avait glissé des mains. Mais le *capo* n'eut pas le temps de le récupérer. Une autre explosion puis encore une autre déchirèrent l'atmosphère. Deux nouveaux camions de déménagement venaient de sauter.

Quelqu'un cria tout près de Sacco. Un hurlement terrifiant, inhumain, et il fallut de longues secondes au gros pont de Miami pour comprendre que cette voix hystérique était la sienne.

*

* *

L'hélicoptère Bell survolait l'archipel des Iles. Assis à côté de Grimaldi, Mack Bolan examinait l'autoroute reliant les terres émergées entre elles. Il tenait en main un gros talkie-walkie équipé d'un scanner de recherche.

L'appareil remontait vers la péninsule. Au-dessous d'eux, l'océan d'un bleu intense s'étendait à l'infini.

L'Exécuteur était en tenue de combat, prêt à passer à l'attaque...

Ils survolaient une longue plage déserte quand la radio grésilla :

— *Ici Digger. Vous m'entendez, Patron ?*

— *Je t'écoute. Que se passe-t-il ?*

— *Quatre camions à l'horizon. Bourrés de Cubains.*

— *Ralentis-les comme tu peux. On applique !*

— *OK, Patron !*

Un temps d'hésitation puis la voix de Sacco reprit :

— *Tout le monde rejoint là position numéro trois. Position Brickell ! En avant !*

Bolan lança un clin d'œil à Grimaldi qui hocha la tête avec un sourire grinçant tandis qu'il mettait le cap sur Brickell Avenue, tout en suivant la ligne du rivage.

Au bout de quelques minutes, ils repérèrent le petit convoi : la Rolls gris métallisé en tête, suivie de deux Lincolns noires. Assez loin derrière, mais roulant à toute allure, deux autres chars d'assaut rattachaient sur les lieux.

A vue de nez, ça faisait quarante tireurs; plus peut-être, s'ils s'étaient serrés comme des sardines dans leurs grosses limousines. L'Exécuteur se demanda combien de Cubains contenaient les trois camions de déménagement, le quatrième étant probablement rempli d'explosifs et d'armes.

Le Bell piqua vers le champ de bataille où une Cadillac noire avait bloqué les quatre camions. La fusillade avait déjà commencé. Grimaldi vira en perdant de l'altitude pour choisir son point d'atterrissage. Un instant après, il descendait à moins d'un mètre cinquante au-dessus du toit en terrasse d'une laverie automatique, en front de rue.

D'un bond, l'Exécuteur se largua par le sas, plia les jambes en touchant le béton et se dirigea en courant vers l'extrémité du toit

surplombant le champ de bataille, à moins de cinquante mètres.

Grimaldi avait aussitôt repris de l'altitude et s'éloignait.

Les renforts de la Mafia étaient parvenus à destination quand Bolan atteignit son poste d'observation. Les tireurs bondissaient hors des grosses caisses rutilantes et la fusillade s'accroissait du côté des *Marielitos* éparpillés autour de leurs camions. De sa position, Mack Bolan reconnut la petite silhouette de Phil Sacco, croquetant comme un pantin entre les balles pour se réfugier derrière la Cadillac en travers de la route et déjà transformée en passoire.

De part et d'autre, les hommes tombaient comme des mouches. Bolan déterminait son meilleur angle d'approche. Les armes et les explosifs des Cubains se trouvaient probablement dans le dernier camion fermant le convoi. C'était plus prudent et plus simple aussi, quand il faudrait faire sauter l'autoroute de Biscayne, après le passage des trois premiers camions.

L'Exécuteur pointa son lance-grenades XM-18 et s'annonça en balançant une charge explosive dans le quatrième camion. Au départ du coup brutal correspondit presque tout de suite une fantastique déflagration qui déchira le ciel tandis que le sol se mettait à trembler. Les vitres des maisons alentour volèrent en éclat et le champ de bataille lui-même donna l'impression d'être soulevé de terre. Des hommes se relevèrent péniblement, en état de choc.

Le tir des armes automatiques avait cessé d'un seul coup et Bolan profita du répit relatif pour marquer de nouveaux points. Le XM-18 lâcha deux grenades incendiaires et une autre fumigène, puis encore deux explosives sur les véhicules transporteurs de troupes. Les trois camions sautèrent en une succession rapide d'immenses flashes, leurs occupants giclerent en plein ciel. Quant aux survivants, éberlués, ils se ruaient à l'aveuglette, cherchant un abri contre cette pluie infernale.

Bolan expédia une nouvelle grenade dans la Rolls de Sacco qui prit feu et enflamma presque immédiatement un véhicule voisin. Sur le champ de bataille, c'était maintenant le chaos. Des hommes tiraient encore aveuglément mais aucun, apparemment, n'avait repéré le responsable de ce désastre.

Bolan délégua quelques nouvelles charges meurtrières, tira avec l'AutoMag sur quelques silhouettes qui se mouvaient péniblement en contrebas. Enfin, ce fut le silence. Des flammes gigantesques continuaient de dévorer ce qui restait des camions et des véhicules de la Mafia.

Le minuscule écouteur de sa radio grésilla et la voix bien connue de Jack Grimaldi résonna dans la tête de Bolan. L'Exécuteur se boucha l'autre oreille d'une main pour entendre la voix tombée du ciel.

— *Il est temps de filer, Casseur. La Cavalerie applique.*

Bolan eut un sourire grinçant : la cavalerie pouvait arriver...

Il commençait à percevoir le hululement des sirènes. Bob Wilson et sa brigade d'intervention rapide venaient compter les survivants.

Il leur souhaitait bonne chance !

Le soldat avait encore un rendez-vous urgent : il devait voir Toro et traiter avec lui avant de pouvoir considérer sa mission à Miami comme terminée.

Déjà, le Bell descendait à sa rencontre comme un gros oiseau métallique et grondant.

CHAPITRE XXIV

Raoul Ornelas ne se faisait plus aucune illusion quant à ses chances de survie. Il était assis à l'arrière de l'antique Cadillac, flanqué d'un soldat, tandis que Toro avait pris place à côté du chauffeur.

On ne l'avait pas ligoté et il pouvait bouger, mais le *soldado* assis à côté de lui tenait un Browning 9 mm automatique sur ses genoux, feignant de regarder distraitemment par la fenêtre. Ornelas savait trop quelle serait sa réaction s'il tentait de s'enfuir.

Ils avaient tourné en rond dans Miami pendant plus d'une heure et finalement avaient pénétré dans Lummus Park. Le chauffeur avait garé la Cadillac sur un rond-point à l'ombre de grands arbres, juste en face d'une aire à pique-nique déserte.

Un décor paisible, sans aucun doute.

Toro y avait amené son ancien camarade pour le tuer. Du moins Raoul en était persuadé. Il n'y avait pas d'autre explication logique.

Et du coup, Ornelas considéra qu'il n'avait plus rien à perdre. Avec toutes les chances contre lui, pourquoi au moins ne pas tenter le tout pour le tout ?

Et s'il ratait... Eh bien, tant pis... Foutu pour foutu...

Les gars de Toro l'avaient fouillé, mais ils l'avaient palpé rapidement, plus pour la forme qu'autre chose, et ils n'avaient bien entendu pas repéré la dague dont Raoul ne se séparait jamais. La poignée était camouflée en une boucle de ceinture et la fine lame à double tranchant se logeait dans un étui cousu à même la ceinture en crocodile.

Ornelas se tortilla nerveusement sur son siège, croisant les mains sur ses genoux. Le type à côté de lui ne broncha pas mais Raoul surprit le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Lentement, il amena sa main droite sur la boucle de ceinture et l'y immobilisa.

S'il était toujours aussi rapide, s'il n'avait pas perdu son adresse, il lui restait une infime chance...

Il prit une profonde inspiration, retint son souffle et banda ses muscles, priant le ciel que le garde à côté de lui ne le sente pas trembler. Une seconde encore... puis une autre...

Le sang qui lui tambourinait aux oreilles l'assourdissait. Raoul craignait de manquer de force et de précision. Il se concentra en s'efforçant de respirer lentement.

Tourner et tirer en remontant...

La lame d'acier se dégagea en même temps qu'Ornelas pivotait sur son siège, et la dague balaya l'air en un éclair étincelant. Le garde à sa droite sentit plus qu'il ne vit arriver le coup mortel mais il contre-

attaque trop tard. La lame s'enfonça sans effort dans la chair de sa gorge, sectionnant au passage l'artère jugulaire qui libéra immédiatement un bouillonnement de sang. D'un geste sauvage, Ornelas retira sa lame et se rua sur Toro qui commençait à se retourner et lui présentait son visage de profil. Le couteau dérapa sur la pommette pour s'enfoncer dans l'orbite gauche et ressortir de l'autre côté du nez. Toro bondit sur son siège et s'empoigna le visage à deux mains.

Sans reprendre son souffle, Ornelas s'attaqua alors au chauffeur, et la lame charcuta fébrilement sa nuque. Le gars hurla et se cabra avec un rictus d'agonisant, comme ses deux mains instinctivement se portaient à son cou pour dégager le couteau solidement fiché entre deux vertèbres.

Ornelas se recula sèchement et plongea pour récupérer le Browning qui avait glissé au sol, l'armant aussitôt, puis se reculant contre la portière qu'il ouvrit frénétiquement.

Le visage en sang, Toro se retournait pour faire face et pointait son arme, mais Ornelas bondit à l'extérieur et commença à mitrailler aveuglément l'habitacle de la vieille voiture.

Toro reçut une balle en pleine poitrine, fit un effort démesuré pour tirer et son dernier coup de feu fit mouche sous le bras gauche de Raoul, déchiquetant sa chemise et provoquant un brusque afflux de sang.

Ornelas resta un moment sur la chaussée, sonné. Puis lentement, prudemment, il se remit sur ses jambes. Il serra son bras contre sa blessure pour ralentir le flot de sang et se pencha vers l'habitacle. Il vida son chargeur dans le cadavre presque froid de Toro, se redressa ensuite et s'éloigna en titubant. Il se sentait rapidement faiblir, mais il était vivant, nom de Dieu ! Et il lui fallait trouver un toubib en vitesse s'il voulait le rester.

Trébuchant, il s'engagea sur l'allée centrale du parc. Sa tête vide enregistra un bruit ou un mouvement plutôt... Quelque chose dont il aurait dû tenir compte... mais son cerveau déjà ne réagissait plus.

*

* *

Au volant de la petite voiture de sport d'Evangelina, Mack Bolan pénétra en trombe dans Lummus Park et ralentit aussitôt, cherchant des yeux la vieille Cadillac. Il avait rendez-vous avec Toro. Avec Ornelas aussi. C'était sa dernière chance d'obtenir des certitudes sur la magouille qu'il soupçonnait à Miami.

Il voulait en effet les preuves tangibles que l'ambassade cubaine et la DGI avaient bel et bien téléguidé le monstrueux projet de Key Biscayne. Après seulement, il repartirait tranquille, sachant que les coupables paieraient la facture de leur ignominie.

Raoul Ornelas était la pièce maîtresse du puzzle démentiel.

Tout en réfléchissant, Bolan continuait de rouler lentement dans le parc désert. Le soleil tropical commençait à percer sous la brume montant de l'océan et bientôt il ferait une superbe journée.

Pour certains, en tout cas...

Il repéra la Cadillac loin devant lui, garée sur le rond-point en face de l'aire de pique-nique. Il accéléra, jura brusquement en distinguant la bataille qui faisait rage à l'intérieur du véhicule. Il vit un homme sauter à terre, puis faire feu plusieurs fois.

Un seul coup de feu vint en réponse à l'intérieur de la Cadillac. L'homme vacilla, se redressa et commença à fuir.

En un éclair, l'Exécuteur avait compris. Il savait qui était l'homme qui tentait de s'éloigner en se cramponnant le côté, et il savait aussi, hélas, qu'il arrivait trop tard. Une fureur dévastatrice s'empara alors de lui.

Ecrasant l'accélérateur du petit bolide de sport, il fonça droit sur la silhouette titubante qui ne paraissait plus rien voir ni entendre.

Un ultime coup de volant et il percuta l'homme de plein fouet. Sous le choc, celui-ci fut soulevé de terre et son corps retomba lourdement en travers du capot, sa tête se fracassa sur le montant du pare-brise qui vola en éclats.

Ornelas mort, drapé en quelque sorte sur l'avant de la voiture, ressemblait à un horrible trophée sanglant...

Bolan immobilisa son véhicule et courut jusqu'à la Cadillac. Un coup d'œil à l'intérieur lui confirma ses pires craintes. Le carnage était horrible. Toro, le combattant de la liberté, se vidait de son sang et l'un de ses yeux n'était plus qu'un affreux magma pourpre.

L'Exécuteur se redressa et jeta un regard lourd en direction du cadavre d'Ornelas. Il se sentait soudain faible, vidé de toute son énergie et un goût de bile lui envahissait la bouche. La bataille de Miami avait coûté trop cher en vies humaines inutilement gaspillées.

Mais Mack Bolan savait au moins à qui envoyer la facture.

A pas lents, il regagna sa voiture, repoussa avec rage le corps du traître et se glissa au volant.

EPILOGUE

Jorge Ybarra avala une nouvelle gorgée de champagne en se jurant d'engueuler l'intendant de l'ambassade qui avait acheté une marque aussi dégueulasse. Puis il réprima la grimace écoeurée qui lui venait automatiquement au visage pour sourire à la femme de l'ambassadeur d'un petit pays africain.

D'ailleurs Ybarra en avait par-dessus la tête des mondanités diplomatiques. Ce bavardage de salon auquel l'obligeait son rôle d'attaché culturel l'ennuyait profondément. Il détourna momentanément la tête en songeant aux événements.

Le projet de Key Biscayne s'était terminé de manière désastreuse, mais cela n'avait pourtant rien de dramatique. Ybarra avait tout de même déchaîné la violence dans les rues et jeté une ombre incontestable sur le prestige de l'Amérique. Nul, à la Havane ou à Moscou, ne songerait à lui reprocher l'argent investi dans l'opération.

Par contre, il se demandait pourquoi Sacco, le seigneur mafioso de Miami avait décidé de se jeter au milieu de la mêlée. Cela n'avait pas de sens, réellement...

L'attaché culturel prêtait une oreille discrète et un visage souriant à ses hôtes africains quand son garde du corps Esteban apparut pour l'informer qu'on le demandait au téléphone. Le correspondant, un certain José, insistait pour parler immédiatement à Jorge Ybarra en personne.

Il s'excusa poliment auprès de la petite délégation africaine et s'esquiva pour prendre la communication dans son bureau.

Il avait hâte en effet de parler à Raoul Ornelas. L'imbécile s'attendait peut-être à des félicitations. Il lui fixerait un rendez-vous. Une seule conclusion s'imposait à présent que tout était terminé : l'élimination discrète du renégat.

Il ouvrit la porte de son bureau avec la clé qu'il était le seul à détenir, puis la referma soigneusement derrière lui et dans l'obscurité chercha à tâtons l'interrupteur. La vive clarté lui fit cligner un instant des yeux, et il sentit immédiatement qu'il s'était produit quelque chose d'anormal dans la pièce.

Il cligna encore des yeux, cherchant à comprendre et soudain, il vit : c'était un petit objet rond et métallique posé en évidence près du téléphone. Une croix dans un cercle.

Puis il lui sembla que les doubles rideaux de la fenêtre remuaient imperceptiblement. Soudain, ils s'écartèrent et Ybarra fit un bond en arrière, les yeux exorbités. Un grand type habillé d'un costume coûteux avançait sur lui, braquant sur sa poitrine un automatique au

canon interminablement prolongé par un bulbe noir et sinistre. Les yeux de l'intrus étaient fixes et froids comme la mort.

Ybarra eut à peine le temps de distinguer la courte flamme vomie silencieusement par l'arme affreuse. Il ressentit vaguement une vibration dans sa tête et mourut en une fraction de seconde.

— Pour Toro. Pour Evangelina, Hannon et les autres, murmura doucement Bolan. Pour tous ceux que tu as souillés et avilis.

L'Exécuteur s'était introduit dans la place-forte de l'ambassade en profitant de la réception mondaine. Il y avait accompli l'ultime étape de sa mission à Miami.

A présent, il lui restait à en ressortir aussi tranquillement puis à disparaître, sans laisser derrière lui d'autre trace que le cadavre de Jorge Ybarra. L'homme qui avait manigancé l'infamale magouille de Key Biscayne.

Maintenant, la facture était payée.